

Le libertaire

Administration : HENRI DELEGOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN

123, rue Montmartre, PARIS (2^e)

ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an... 30 fr.	Un an... 40 fr.
Six mois... 18 fr.	Six mois... 25 fr.
Trois mois... 10 fr.	Trois mois... 15 fr.
Chèque postal Delecourt 691-12	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

L'assiette de l'impôt

Frédéric Bastiat a écrit quelque part : « Dans toute opération financière, il y a ce qu'on montre et ce qu'on cache. Ce qu'on cache, c'est précisément ce qui s'y trouve, et ce qu'on montre, c'est justement ce qui n'y est pas. »

Et l'éminent économiste appuyait cette thèse sur de multiples exemples aussi convaincants les uns que les autres.

L'opération financière qui, plus que toute autre, illustre cette thèse, c'est l'établissement du budget d'un Etat. Exemple : le budget dressé par M. Clémentel, ministre des Finances de la République française, en l'an de grâce 1924.

Ce qu'on montre très clairement dans ce budget, c'est le chapitre des dépenses qui atteint trente-deux milliards et demi. Sur ce point, on ne nous cache rien. Contribuable, apprête-toi à payer la note jusqu'au dernier centime : c'est trente-deux milliards quatre cent cinquante-deux millions qu'il te faudra verser au fisc ; pas un million de moins. Ce qu'on voit beaucoup moins distinctement, ce sont les mille et une recettes dont le total doit combler le trou énorme qu'il faut combler.

Ce qu'on montre encore, c'est que la totalité des contribuables doit verser ces trente-deux milliards quatre cent cinquante-deux millions. Ce qu'on voit moins clairement et, je pourrais le dire, ce qu'on ne distingue pas du tout, c'est la part de cette somme considérable que chaque contribuable est, en fin de compte, appelé à supporter.

Le mécanisme budgétaire est extrêmement compliqué et, des parlementaires qui ont la charge de le discuter et de le voter, très peu en connaissent les rouages et le fonctionnement. Désespérant de s'y reconnaître sans un effort dont leur paresse les rend incapables, la plupart de nos « Honorables » s'en rapportent aux travaux (?) de la Commission du budget et à quelques spécialistes des questions financières.

Il y a vingt-cinq à trente ans, un certain Rouvier, qui jonglait magistralement avec les chiffres, disposait, au Parlement, d'un ascendant incroyable. Tout le secret de cette influence — qui ne justifiait aucun autre mérite — résidait dans l'art prestigieux avec lequel cet homme de finance dépitait le budget national qui n'était alors que de quatre milliards : une misère !

Députés et sénateurs se pâmaient d'admiration au spectacle de la maestria avec laquelle ce ministre des Finances manœuvrait, sur l'échiquier budgétaire, les centaines de millions à encaisser et à dépenser.

« Est-il fort, ce bougre-là ! pensaient ces messieurs. Pas moyen de lui refuser le vote qu'il sollicite. »

M. Clémentel n'arrive pas à la cheville de Rouvier. Et puis, l'équilibre d'un budget de trente-deux milliards est, si je tiens compte du rapport que les chiffres ont, entre eux, huit fois plus difficile à établir que celui d'un budget de quatre milliards.

Ainsi est-il sage de prévoir que la discussion du projet budgétaire de 1925 sera longue, minutieuse et ardente. Porté aux nues par les amis du ministère dont M. Clémentel fait partie, ce projet sera violemment attaqué par les ennemis de ce ministère. Ce sera l'occasion d'un défilé interminable de bavards à la tribune de la Chambre et du Sénat et d'une surabondante copie pour les journaux de toutes les nuances.

Ce verbiage prouvera une fois de plus l'exactitude de cette affirmation de Bastiat que j'ai placée en tête de cet article. Parle-menteurs de la tribune et boni-menteurs de la presse consacreront au budget de 1925 des kilos de salive et d'encre : tous insisteront sur ce qu'on montre et ce qui n'est qu'apparence ; mais pas un ne dira ce qu'on cache et ce qui est réalité.

Ce qui est apparence, c'est l'équitable répartition de l'impôt frappant, en principe, chaque individu ayant l'honneur d'habiter la France, d'une contribution proportionnée à sa situation de fortune, à ses ressources. C'est, si je ne m'abuse, ce que le vocabulaire démocratique appelle la justice fiscale. Ça, c'est ce qu'on montre et dont on jaserait copieusement.

Ce qui est vérité, c'est que, quel que soit le mode de l'impôt, c'est, en dernière analyse, par ricochet, incidence et cascade, le travail qui le suera tout entier, et les travailleurs seuls qui le casqueront.

Ça, c'est ce qu'on cache et ce que personne ne dira, à l'exception des anarchistes.

Je fais erreur : les députés et le jour-

nal du Parti communiste ne manqueront pas de le dire eux aussi ; s'ils rataient cette occasion de condamner le régime capitaliste, au nom de l'Etat ouvrier et paysan dont ils se prétendent les représentants, ils seraient sans excuse.

Mais il sera facile de prouver que, s'ils ont raison de soutenir que, en régime capitaliste, c'est toujours le travail, unique producteur de toute richesse, qui alimente le budget de l'Etat, ils ont tort de lancer en l'air un crachat qui leur retombe sur le nez, puisque, en régime bolcheviste, c'est exactement la même chose.

Le problème fiscal ne comporte qu'une solution : casser l'assiette de l'impôt sur la... le dirai-je ? — et pourquoi pas ?... — sur la gueule des capitalistes et des gouvernants.

SEBASTIEN FAURE.

Aristide accorde son violon

Dans un discours, qui est le pizzicato d'ouverture sur le violon de son éloquent Aristide à la voix d'or a apporté à Genève l'adhésion de la France au protocole sur l'arbitrage et la sécurité.

Ah ! le joli malin ! Comme on lui soigne sa publicité ! Comme sa romance se détache bien, au bord de la scène publique, du trémolo en la mineur du Lyonnais émotif !

Aristide est un habile homme, un comédien arrivé sur le parvis du peuple, un manigancier qui ménage et soigne ses effets.

Ce discours, c'est la plainte de Calypso dans l'île de la Société des Nations, vers cet ingrat Pouvoir dont Herriot à toutes les faveurs !

Ce discours, c'est, après la reconnaissance des Soviets et la chute de la propagande communiste, le retour de Briand à la bouche onctueuse, c'est le capitole surmonté du drapeau blanc de la république des camarades !

Le problème de la circulation à Paris

C'en est un et des plus difficiles, car selon les statistiques de la préfecture de police, le nombre de véhicules à Paris s'accroît de 7.000 environ tous les mois. De 1922 à fin 1924, le nombre général des véhicules dans la capitale aura doublé. Rien d'étonnant en raison de ce nombre, qu'on soit arrivé, dans le centre, plus vite à pied qu'en taxi. En 1923, le nombre de tués dans les accidents sur la voie publique à Paris et dans la banlieue s'est élevé à 247, et celui des blessés à 9.153.

LE FAIT DU JOUR

Les assassins pacifistes

« M. Briand a tué la légende d'impérialisme tissée autour de son pays et porté un coup funeste à la guerre en évoquant ses horreurs. »

Ainsi s'exprimait le Petit Journal d'hier, en parlant de « la journée mémorable de Genève. »

C'est bien là le comble de la farce tragique que viennent de jouer sous le titre de la Société des Nations, les assassins pacifistes.

Tous ceux qui portent, par leur autorité plus ou moins dictatoriale, plus ou moins parlementaire, la responsabilité des armements nationaux, ont éprouvé le besoin, pour calmer la soif de paix de leurs peuples, de signer « un protocole » qui établit un « plan de coopération » contre « l'agresseur » éventuel.

Tandis qu'ils fourbissent les armes de l'agression, hypocritement ils font des discours sur la réduction des armements.

Et, tandis que chaque assassin pacifiste fait des réserves sur l'application éventuelle du « protocole d'arbitrage, de sécurité et de désarmement », voici venir le tsigane qui, par son coup d'archet, fera oublier le passé et l'avenir, voici le charmeur qui joue la « dernière valse » aux sons de laquelle tous les hommes d'Etat de la S.D.N. oublient pour un moment tous leurs mauvais desseins.

Aristide Briand a osé lamenter les horreurs de la guerre, lui qui fut un des plus acharnés artisans de la Tuerie, un des ministres les plus fidèles de la Mort patriotique.

Vraiment, la sinistre farce de Genève ne pouvait trouver pour son dernier acte une bouffonnerie plus macabre. Il n'eût plus manqué que Clemenceau vint se joindre à Aristide Briand, pour un imprévu sketch final. Les duettistes auraient certainement fait la paire, une paire harmonieuse de coquins, bien digne des applaudissements du « monde civilisé » qui aîné dans son sein Mussolini et Primo de Rivera.

Amis lecteurs

abonnez-vous

Bruits de guerre

Dans la presse anglaise et américaine on discute vivement la préparation d'une nouvelle guerre internationale. Les uns la déclarent inévitable, les autres la maudissent avec passion.

La nouvelle guerre qui se déroulera dans l'Océan Pacifique et les pays qui le bordent, mettra, dit-on, aux prises, de part et d'autre, trois races humaines : Blancs, Jaunes et Noirs.

An fond du danger de guerre se trouve une lutte d'intérêt des races, de même qu'un sérieux problème de travail.

Les militaristes internationaux, anglosaxons et japonais principalement, prétendent que l'étalon de vie fort bas des peuples asiatiques rendra l'existence impossible aux peuples européens et américains, à moins que ces derniers engagés dès à présent la guerre de domination ouverte.

Partout où Jaunes et Noirs se rencontrent avec les Blancs, ces derniers sont impitoyablement écartés de toutes les industries.

D'après les militaristes internationaux, il faut donc, par la force, interdire aux Jaunes d'Asie, et aux Noirs d'Afrique, de pénétrer dans les pays peuplés par la race blanche. Mais ces actes de violence signifient indéniablement la guerre !

Si l'on hésite, assurent-ils, les Asiatiques se répandront dans les industries de tous les pays modernes comme les lapins pullulent en Australie.

On voit qu'en somme, c'est une lutte pour la domination de la race blanche que préparent les militaristes internationaux.

Mais il y a une autre solution que celle de la violence et de la guerre internationale : c'est celle basée sur la liberté et l'organisation du travail.

Que les organisations ouvrières accordent aux travailleurs de toutes les couleurs et de toutes les races pleine liberté d'entrer dans n'importe lequel des pays modernes à condition de travailler au même tarif que les ouvriers organisés du pays où ils viennent s'établir.

Le problème économique des races devra se résoudre dans la situation du salariat actuel, sur les mêmes bases que le problème du travail féminin.

A travail égal, salaire égal ! Lorsque l'ordre capitaliste sera renversé, et le salariat aboli, lorsque les travailleurs organisés dirigeront eux-mêmes la production et la distribution des richesses, ils sauront apaiser les difficultés des races directement et de façon bien simple.

A l'heure qu'il est, il n'y a que la solution préconisée par le syndicalisme révolutionnaire de tous les pays qui pourra nous servir de ligne de conduite et nous épargner de nouvelles guerres sanglantes.

E. HEBERT.

Attiseurs de Haine

« La guerre a augmenté les chances de l'Orient. L'immense Russie, provisoirement ou définitivement s'est détachée de notre bloc. De son côté, l'Allemagne hait profondément ses vainqueurs et rêve, coûte que coûte, sa revanche. Le nombre des hommes qui, outre-Rhin, se tournent vers la Russie est considérable et peut s'accroître selon les circonstances. Il y a là-bas une curieuse campagne contre la civilisation occidentale et en faveur des vieilles civilisations et philosophies asiatiques. Des hommes qui ne sont pas des crétins, des « Herr Doctor » de tout âge et de tout poil, prêchent que la civilisation européenne a fait faillite, que l'humanité, et tout d'abord les Allemands et les Russes, va retourner vers les sagesse des plus antiques qui créèrent les empires les plus durables. »

C'est ainsi que parle Rosny aîné, dans la « Dépêche de Toulouse ». Toutes ces subtilités au sujet des races, toutes ces prévisions de conflit entre l'Orient et l'Occident, toutes ces philosophies asiatiques, toutes ces raisons sur les vieilles civilisations, tout cela attise les haines, qui sont les mères des guerres effroyables.

Sous les cieux divers du monde, l'homme est et demeure un homme, susceptible de progrès, d'éducation, épris de bien-être et de liberté.

On ne doit pas désunir les hommes en raisonnant sur les races. Il faut au contraire fédérer leurs désirs et leurs révoltes communes.

Marty a été arrêté... ce n'est pas pour avoir fait la révolution

L'enquête menée sur le crime de Cormeilles-en-Parisis, que nous avons relaté hier, a donné lieu à une méprise non sans saveur.

Une personne avait remarqué le jour du crime, à Cormeilles, deux hommes d'allure suspecte qui l'avaient suivie. L'autre soir, elle crut se trouver, gare Saint-Lazare, en face des mêmes individus dont la présence à Cormeilles l'avait émue. Elle confia ses appréhensions à un brigadier de service. L'agent pria les deux hommes de le suivre au commissariat spécial.

Mais là quel ne fut pas la confusion du commissaire en s'apercevant qu'il avait affaire... au député Marty et à son frère ! Il se confondit en excuses auprès de « l'honorable parlementaire », qui recouvra la liberté.

La vieille dame, sans le vouloir, ne manqua pas d'humour.

Doumergue quitte Rambouillet

M. Doumergue, président de la République, a quitté définitivement Rambouillet ce matin à 9 h. 30, pour se réinstaller à l'Elysée. Il a été salué à son départ par MM. Bonnefoy-Sibour, préfet de Seine-et-Oise ; Bodereau, sous-préfet de Rambouillet, le maire de cette ville et le général commandant d'armes.

Notre magnifique et rondouillard prébendé a transporté son royal monoclé et sa douillette personne dans les jardins édeniques du faubourg Saint-Honoré, où il mange à son râtelier doré, sous la garde de ses satellites, mouchards en costume de ville, gardes républicains rigolards et pailards, volatiles qui babillent et piaillent en des salles somptueuses, comme une volée de merles pilleurs.

La République de droite ayant fait demi-tour à gauche, on aurait pu croire que ça allait se passer un peu plus à « la papa ». Pechère ! comme dirait Gastonnet, il y a le Protocole, les larbins, les généraux, toute la séquelle militaire et civile qui veille aux vieilles barrières de la Constitution et de l'autorité !

Aimons la Liberté, Pratiquons la Justice

Ces paroles sont enchassées, telles des pierres précieuses, dans l'allocation prononcée par M. Scherdlin, procureur général, pour la rentrée des cours et tribunaux. Ecoutez le récit de « La Liberté », à la fois pompeux et pompié :

« C'est aujourd'hui la rentrée des cours et tribunaux. »

La Cour d'appel a tenu une audience solennelle, sous la présidence de M. André, premier président. M. Scherdlin, procureur général, a prononcé le discours de rentrée, faisant l'éloge funèbre des conseillers morts durant l'année judiciaire 1923-1924 : MM. Chesney, Barbier, Yves Durand, Morise, Lemerclier, Louiche, Katz et Danion. Après avoir salué la mémoire du bâtonnier Cartier, M. Scherdlin s'est écrié :

« Soyons fiers d'appartenir à la France nouvelle, la France glorieuse et meurtrie, qui grandit encore son amour de la paix. Aimons la liberté ! Pratiquons la justice, qui demeure, suivant la belle parole d'un penseur, « le bien sacré de la société humaine » ! »

Les membres du Conseil de l'ordre ayant à leur tête le bâtonnier Fourcade, ont ensuite renouvelé leur serment.

Dans la salle de la première chambre du tribunal civil, audience solennelle sous la présidence de M. Servin, M. Prouham, procureur de la République, étant à la tête des magistrats du Parquet.

La Cour de cassation effectuera sa rentrée dans une quinzaine seulement.

Tous ces gens de robe, fourrés et empourprés, qui jurent la misérable humanité du haut de leurs chaises curules, ont écouté cet « Aimons la liberté ! », ce « Pratiquons la justice ! » avec ce rire intérieur des augures qui se font un visage de vertu silonné des rides du mensonge !

Tu acceptes de juger, ô Philistin cruel, et tu parles de liberté ! A part toi, avoue-le, tu penses sans vergogne : « Préparons pour la prochaine session, les menottes et les cachots ! »

Tu rends des arrêts, avec des attendus hypocrites, ô Président couvert d'honneurs vains et d'années qui se comptent par le nombre de tes iniquités, et tu parles de « Justice ! » Tu as voulu dire « ta justice », celle que tu appliques sous les vocables d'airain de « délits » et de « peines » ! Cette séance inaugurale a vu la prostitution verbale de ces mots sacrés, Liberté, Justice, qui ne devraient être criés que par les parias, par les réfractaires, par ceux que la loi garrotte et que les codes enchaînent !

Inondations aux Etats-Unis dans l'Inde et au Canada

Un violent orage s'est abattu sur les Etats de l'Est de l'Union américaine. A Hazleton, dix-huit mines d'anthracite ont été inondées. A Bloomsburg, des rails ont été emportés sur une étendue de plusieurs centaines de mètres. Plusieurs magasins et maisons d'habitation ont été évacués à Richmond, dans l'Etat de Virginie.

A New-York, le vent soufflait avec une violence de soixante milles à l'heure. La houle était si forte que le steamer Olympic n'a pu entrer dans le port.

Aux Indes, la ville de Moradabad est complètement isolée par suite d'inondations. Sur la Ramganga (affluent du Gange) des centaines de riverains sont sans abri, la crue ayant emporté les maisons.

Au Canada, dans la province de Québec, même tableau de désolation. Des centaines de maisons sont abandonnées.

GRUPE DU XVIII^e ARRONDISSEMENT

Mardi 7 Octobre, à 20 h. 30

Salle Herminier, 77, boulevard Barbès

GRANDE CONFÉRENCE

par M' Suzanne Lévy

Sujet traité : l'Amnistie.

A l'instar des financiers

Lisons attentivement cette information :

« Hier après-midi, à Bar-le-Duc, les inspecteurs arrêtaient un entrepreneur de travaux publics du nom d'Albert-Eugène Necker. En réalité, cet homme n'était pas plus Necker qu'entrepreneur. Il s'appelait Douche Clément, était âgé de 31 ans, et exerçait la dangereuse profession d'escroc. »

Douche, qui avait du goût pour la finance, mais qui rebuteait les opérations régulières, avait fait tirer de faux titres au nom des Grands Etablissements Paris-France.

Lesdits établissements n'ont jamais existé. Mais on pouvait confondre avec « La Société Paris-France ». C'est sans doute ce qui se passa dans toutes les banques de Crédit où Douche se fit remettre des sommes importantes contre un certain nombre de fausses valeurs. Un notaire, qui reçut de l'escroc toute une liasse d'obligations truquées, fut victime de la même confusion. Il délivra à Douche un reçu dont le faux businessman se servit désormais comme d'une lettre de crédit.

Mais les financiers dupés finirent par apprendre que les Etablissements Paris-France n'existaient pas. Ils déposèrent une plainte contre leur escroc entre les mains de M. Lacomtaz, juge d'instruction.

Douche fut cueilli au moment où il quittait l'hôpital de Bar-le-Duc. On l'y soignait depuis qu'il avait tenté de se suicider, voici quelques jours, et s'était simplement crevé l'œil.

L'enquête n'était pas terminée. On fouilla dans le passé et dans les tiroirs de l'inculpé : 798 obligations furent saisies. On apprit que Douche avait déjà été condamné, le 20 mai 1922, à cinq ans d'emprisonnement, pour faux et usage de faux. On apprit également qu'il avait pour amie une actrice parisienne avec laquelle il voulait fonder une « œuvre philanthropique ». En attendant de secourir l'humanité, elle l'accompagnait chez les notaires.

On recherche enfin l'ingénieur imprimeur-fabricant d'obligations, qui se substitue si aimablement à l'Etat pour satisfaire sa clientèle.

Vraiment, ce garçon imaginaire ne peut manquer d'éveiller la sympathie, car il démontre, par l'absurde si l'on veut, la nocivité fondère de la finance et des financiers. Qu'a-t-il donc fait d'autre que de fonder tous les jours, infra et extra Bourse, les profiteurs, les ploutocrates, les agitateurs aux actions et obligations colorées, toutes semblables à celles qu'emmettait ce cultivateur malheureux des poires argentées...

Il est bon de montrer, urbi et orbi, même par la publicité tapageuse d'un fait divers de ce genre, les rouages compliqués, les fées et les magies des imprimés promoteurs et trompeurs...

Regus, lettres de crédit, liasses truquées, timbres mobiles : on a sous les yeux tout l'outillage des bandits de la Bourse et des lous de la Banque.

On va condamner ce coéte du titre égréteur, ce trouver de formules neuves, et on laissera voler en paix la bande de corbeaux qui croassent auprès des colonnes du Temple...

Grave collision de trains à Mayence

Wiesbaden, 2 octobre. — Sous le tunnel qui relie la gare principale de Mayence à celle de Mayence-Sud, l'express n° 666 quittait Mayence à 12 h. 15 pour Ludwigshafen et Mannheim, a été immobilisé qu'il était au milieu du tunnel, tamponné par le train omnibus 682 allant dans la même direction.

Quatre voitures d'élevage d'atrocités criss de douleur se chevauchèrent.

On explique l'accident par le mauvais fonctionnement du « block-system » installé à chaque extrémité du tunnel. Celui-ci s'était arrêté. Le bloqueur de la gare principale de Mayence a donné après le départ de l'express un coup de téléphone à Mayence-Sud pour savoir si l'express avait bien traversé le tunnel. Il crut entendre une réponse affirmative, et le bulletin de franchissement fut donné par le chef de gare au mécanicien de l'omnibus. C'est ainsi que celui-ci, sans méfiance, vint heurter l'express bloqué sous le tunnel.

On compte actuellement cinq morts, dont M. Granier, chef de train au réseau du Midi, à Tournemire-Roquefort. Le nombre des blessés graves est de quatre.

En attendant la reprise de la circulation sous le tunnel de Mayence, les trains de journaux soit par la rive droite, soit par la vallée de la Nahe, ont circulé sans retards appréciables. La circulation complète sous le tunnel a été reprise, et a eu dès hier matin une physionomie normale.

Marxisme bourgeois

Le Congrès lombard de la social-démocratie vient de se terminer.

Philippe Turati, vieil interprète du marxisme, s'est élevé contre « la violence prolétarienne, qui justifie, a-t-il dit, la violence fasciste ».

Pauvre Philippe Turati ! La violence prolétarienne réprime, la violence fasciste abuse, mais le patriarcat du marxisme, s'est élevé contre « la violence ». Et pendant ce temps les travailleurs encaissent. Mais espérons...

L'impuissance du Coopérationisme

à l'ami Bredel

Le coopérationisme est, en théorie, une conception susceptible de révolutionner radicalement l'organisation des sociétés humaines actuelles. Les partisans en ont longuement développé ses buts et largement commenté ses moyens.

Mais la pratique actuelle, en régime autoritaire, ne répond aucunement aux espoirs de ses théoriciens, et même discrédite puissamment ce mouvement. On croit en avoir trouvé la cause soit, d'après les uns, dans l'ingérence de l'autorité ; soit, d'après les autres, dans son manque de liaison avec le syndicalisme. Pour une infime minorité, le problème est posé entièrement par l'immixtion de l'autorité dans la gestion du coopérationisme et l'isolement que cette organisation maintient envers le syndicalisme.

Vivant en régime capitaliste, c'est-à-dire « avec » des moyens capitalistes — argent, mandataires, intermédiaires, actionnaires, concurrence, etc. — ayant continuellement affaire à l'autorité, en ayant même fréquemment besoin, retrouvant son empreinte partout, les coopératives ouvrières peuvent-elles efficacement et sans danger aucun se passer actuellement de l'autorité ? Sont-elles, si l'on préfère, des organismes où la tendance libertaire — c'est-à-dire l'affirmation de la liberté à leurs bases — peut utilement prévaloir au mieux des intérêts de la coopération ?

Sans hésitation, je réponds qu'ici la liberté est non seulement inopérante, mais même dangereuse. Et je m'explique : inopérante parce qu'impuissante dans ce milieu où l'un des plus grands soutiens des régimes autoritaires : l'argent, les banques, par suite de la solidité actuelle que forme la centralisation à outrance de notre société ; inopérante aussi parce qu'elle centralisation capitaliste mondiale, la pratique actuelle coopérative ne peut se manifester que par une centralisation défensive. Centralisation, reconnaissance, elle, le aussi impuissante à lutter contre sa rivalité capitaliste, par suite de sa faiblesse numérique et même morale.

Dangereuse parce que tout, dans la coopération pratique en régime autoritaire, l'obligé, pour vivre, à s'aider du milieu dans lequel elle s'agit, à couvoyer, à frayer les institutions autoritaires et personnages représentatifs de l'autorité ; dangereuse parce que l'instauration de la liberté dans les coopératives seulement, nécessite l'abolition de ces concessions sans lesquelles ces dernières ne peuvent exister actuellement. Il n'y a pas de degré dans la liberté : il faut la saisir entière, ou la repousser complètement. Elle est inconciliable avec son ennemi : l'autorité. Or, les coopératives exigent — et c'est une question de vie ou de mort — une organisation semblable — en ses grandes lignes — à l'organisation qui nous régit tous, dans le présent s'entend.

Son absence de liaison avec le syndicalisme qui, selon certains, serait la cause de sa chute vers les méthodes capitalistes, est aussi dénuée de fondement... à mes yeux, du moins.

Que peut, en effet, lui apporter de réconfortant et de vigoureux le squelette et l'antidote syndicalisme actuel ? Celui-ci n'est-il pas aux mains de différents politiciens, réformistes ou révolutionnaires ? Ces derniers — les politiciens — ne le repousseraient-ils pas davantage dans l'ornière autoritaire d'où il ne peut sortir ? Leurs collaborations pourraient-elles apporter cette liberté que certains rêvent pour le coopérationisme ouvrier actuel ? D'ailleurs, le syndicalisme présent n'a-t-il pas assez à faire, n'est-il pas souvent impuissant à réfréner les abus de l'autorité dans sa propre organisation, sans vouloir servir de tuteur impuissant et décevant — par son impuissance — à son infortuné frère de misère ?

Ne le nions pas : coopérationisme et syndicalisme sont, actuellement, synonymes de désarroi, d'impuissance et de désespérance. Leur union ne ferait qu'augmenter en force cette sinistre trilogie.

Si l'on admet l'autorité nécessaire à la vitalité présente des coopératives, si l'on reconnaît l'impuissance actuelle du syndicalisme à résoudre les points posés par la faillite de la bourgeoisie, si, enfin, ce qui précède à la bourgeoisie de vérité élémentaire, la solution préconisée par la minorité citée plus haut, apparaît définitivement, stérile et décevante.

Paut-il donc en conclure hâtivement à la négation reconstructrice du coopérationisme ? Ce serait, peut-être en effet, se hâter un peu, mais si l'on tient compte uniquement de la pratique telle que nous la voyons depuis la fondation de la première coopérative, le pessimisme aurait tendance à triompher. Mais si le présent offre le spectacle de ruines et de défilés, l'avenir, vu sous l'égide de la liberté, avec toute la circonstance nécessaire aux choses de l'avenir, ouvre un horizon de souriantes affirmations et de fébriles et enthousiastes reconstructions. Le coopérationisme a pour lui l'avenir et sa mission nous apparaît ainsi singulièrement belle et noble.

Il faut conclure. Rester mi-chèvre, mi-chou n'est pas une solution. Le coopérationisme donc, s'il est appelé à un avenir brillant, végété et se commet en ce moment avec les plus grandes prostituées de la vie quotidienne. L'une de celles-ci, l'autorité, est regardée à tort — selon moi — comme la cause première de débordements scandaleux de notre sujet.

Le mal est, en réalité, le même que celui qui perd tant de belles initiatives : la confiance illimitée que l'on accorde à la collectivité, à son pouvoir reconstructif, à sa puissance morale. Il n'est cependant aucune entité qui ait fait autant de mal que celle-ci : la collectivité.

Gaivaudée ou élevée, prostituée ou honorée, la religion collectivité est dans toutes les bouches, dans tous les coeurs, dans tous les cerveaux « collectifs ». En son nom on opprime sans pitié l'initiative personnelle, on annihile l'individualité, on tue l'énergie et la confiance individuelles. Sur son nom, l'individu se repose de toutes les corvées fastidieuses : la culture intellectuelle, la disparition de ses mauvais instincts et la victoire de son émancipation totale. La liberté se conquiert en un combat personnel et ne peut être le fait d'une collectivité aveugle. Or, c'est précisément le défaut de toutes les associations, de tous les groupes, même libertaires, que d'encenser la collectivité et de lui délivrer un certificat de capacité rénovatrice et libératrice. La liberté

ne sera qu'un mot creux tant que les individus n'auront compris qu'il n'est qu'un leur pouvoir personnel de l'instaurer, qu'il ne dépend que d'eux, et d'eux seuls, pris isolément, pour aboutir à cet avènement, c'est-à-dire lorsqu'ils l'auront essayé sur eux, car cet essai prévoit un rude combat sur leur âme collective.

Assez donc d'attribuer à cette grotesque entité un pouvoir qu'elle n'a pas. Terminez vos flatteuses et trompeuses espérances collectives. Revendez à une plus saine et meilleure réalité : l'Un. A ce prix seulement — la disparition de la confiance en les groupes et associations — nous vaincrons le mensonge et l'iniquité. Là seulement, est la solution de tous les problèmes, le coopérationisme comme les autres : l'éducation de l'unique force individuelle. Il n'est pas d'autres. Et la prétendue force collective n'est qu'un masque destiné à cacher le vide affreux de la culture bienfaisante de ses composants.

Plus que jamais le « connais-toi toi-même » du sage est à répandre. De sa parfaite connaissance et de sa mise en pratique dépend la disparition des sources des souffrances humaines.

Marcel LEPOIL.

On désarme..., on désarme

Genève retentit de paroles pacifiques mais on lance des sous-marins et des torpilleurs et l'on annonce que Dumesnil, ministre de la marine va visiter à Lorient les bâtiments en construction et qu'il assistera à des exercices de tir des divisions navales de la Manche et de la Mer du Nord dans la rade de Quiberon.

D'autre part, on est informé que l'escadre de la Méditerranée, sous les ordres du vice-amiral Charles Dumesnil, a appareillé de Toulon se dirigeant sur les côtes ouest de Provence et sur les côtes du Languedoc. Le « Provence », cuirassé amiral, mouillera samedi et dimanche au Grand-Roi. Le cuirassé « Paris » mouillera à Port-Vendres, et le croiseur cuirassé « Metz » à Cette. Accompagnés de nombreux torpilleurs et sous-marins ils doivent se livrer à des exercices de tir en mer.

Pour deux "bons" camarades

Bien qu'elle fût profondément injuste et malveillante, je ne voulais point relever la singulière réponse que m'adressa Mualdès, précisément parce qu'il me répugnait de poursuivre une polémique qui, dès l'abord, dépassait les limites mêmes de la polémique. Le Meillour, à son tour, m'attaque avec ni plus ni moins de malveillance et d'injustice que son ami.

Je renonce à « discuter » avec ces camarades : je vois bien que c'est impossible. Mais je ne veux tout de même pas leur laisser croire qu'ils m'ont imposé. Je ne veux tout de même pas accepter sans broncher les « ironies » de l'un et les « sarcasmes » de l'autre — les méchancetés des deux. Et je riposte.

Je glisse sur la soi-disant « sommation » à la rédaction du « Libertaire » que m'impute Mualdès au sujet de mon premier article. Ce n'est pas à ma manière, Mualdès le sait bien. Et Bastien peut témoigner que je lui ai fait, à ce propos, une proposition plus honnête et autrement radicale.

Est-ce une tare, pour Mualdès, d'être syndiqué « lafayetiste » ? J'ai été, auparavant, syndiqué « unitaire ». Changeant d'emploi, j'ai changé de syndicat. Comme il n'existait pas de syndicat unitaire de ma nouvelle corporation — et n'étant pas personnage assez considérable pour constituer à moi seul un syndicat — je suis allé, tout naturellement, au syndicat existant. Ayant manifesté quelque activité unitaire, j'ai eu le scrupule, dès ma nouvelle affectation syndicale, de « la fermer » sur le mouvement syndicaliste. En tout cas, Mualdès, le non syndiqué de toujours, l'anti-syndicaliste irréductible, l'« autonomiste » en permanence est bien mal inspiré de me faire grief — quel grief ? — de ma situation de syndiqué qui n'a absolument rien à voir avec ma conception syndicaliste, pas plus, d'ailleurs, qu'avec... la manifestation « gouvernementale » du Trocadéro.

Mais l'étrange réputation de Mualdès nous éloigne toujours un peu plus de celle-ci. Nous voici arrivés maintenant aux élections de 1919 qui porteront le Bloc National au pouvoir. Je ne m'étais pas alors, comme le voudrait Mualdès, fait d'« illusions » sur le résultat qu'aurait pu porter ces élections. J'avais essayé d'en dégager la signification, de démontrer qu'elles dénotaient, après la guerre, chez l'ensemble des citoyens, un esprit réactionnaire et chauvin. Quel rapport cette tentative d'interprétation — dont le mal fondé reste à établir — peut-elle bien présenter avec la manifestation du Trocadéro ? Aucun ! Si. Attendez. Celui-ci : je me fis, à l'époque, joliment ramener de la lune d'où, paraît-il, je tombais, par Content... qui, depuis, vote pour le Bloc des Gauches. Ci le rapport entre ceci et cela : Mualdès manifeste pour le compte du même Bloc des Gauches.

Du genre d'historien fantaisiste, Mualdès passe à celui de conteur. Que signifie cette belle histoire de colonel qui, tapi dans un abri bien capoté, envoie ses troupes laver l'honneur du drapeau, sinon qu'à l'instar de cette vieille baderne, je suis un conseiller et non un payeur et que je m'abstiens prudemment de participer aux manifestations ? Bien entendu, je laisse à Mualdès le triste monopole de ces gentilles. La vérité suffit à faire justice. Mais une histoire vaut bien un souvenir, et je le prie de méditer celui-ci :

Un soir, au Comité d'initiative de l'U. A., un « bon » camarade — que Mualdès connaît bien... et Le Meillour encore mieux — refusa de me serrer la main.

Vous me dégoutiez, X... et toi, me dit-il à peu près pour justifier son geste inamical, parce que vous êtes partisans des comités d'action. Vous, des révolutionnaires ! Allons donc ! Lui, X..., n'arrive jamais à l'heure aux réunions. Et toi... tu as une jambe de bois.

Que j'aie éprouvé ce soir-là la plus cruelle souffrance que m'ait causé ma mutilation, c'est un détail. Mais j'ai surtout compris, enfin, grâce à cette révélation, qu'entre certaines conceptions révolutionnaires il y avait un abîme. Un coup de gueule, deux coups de poing, ce n'est pas la mienne. Je la laisse volontiers à d'autres. Et à mon tour, Mualdès, de sursurer : « Comprends-tu qu'il y a des révolutionnaires qui le sont avec tout leur cœur et tout leur esprit, et

d'autres qui le sont... avec leurs pieds ? »

Voyons maintenant les arguments massues de Le Meillour. Ce n'est pas parce que celui-ci met « les pieds dans le plat » avec la délicatesse d'un pachyderme évoluant dans un magasin de porcelaine qu'il faut s'épouvanter.

Où Le Meillour a-t-il pris que je fis « campagne dans le Libertaire », il n'y a pas encore bien longtemps, pour le « mariage » de toutes les « forces de gauche » ? Affirmer est facile. Le Meillour peut-il apporter un texte de moi, même de deux lignes, confirmant son affirmation ? S'il ne le fait pas — et je l'en mets au défi — je serai contraint de considérer Le Meillour comme un menteur.

Ce n'est pas seulement quand on est permanent, continue-t-il, qu'il faut s'intéresser à la propagande, c'est tout le temps. Avec une aisance remarquable, Le Meillour dit des bêtises monumentales. J'ai été « permanent » à la « Librairie Sociale » du 15 février 1921 au 31 décembre 1922. Si je n'avais pas, avant, fait de la propagande, comment m'eût-on distingué, comment fût-on venu me chercher pour être permanent à la librairie ? Pour s'appuyer la valeur de l'assertion de Le Meillour, il se trouvera bien des camarades qui se souviendront m'avoir vu propager avant, pendant et après la guerre. Depuis la réapparition du Libertaire, en 1919, tous les camarades chargés de la rédaction pourront attester que je leur ai fourni une collaboration presque régulière. Ceux du Libertaire quotidien n'ont pas oublié que sous des formes diverses : informations, échos, notes quasi-quotidiennes pendant un certain temps, j'ai apporté ma part d'efforts à l'œuvre commune. Enfin les lecteurs de ce journal se rappelleront que j'ai tout de même un peu contribué, dans la mesure de mes moyens, à empêcher la disparition du quotidien par ma proposition de la thune mensuelle.

Que veux-tu Le Meillour, chacun n'éprouve pas le besoin de mettre sa griffe sous le moindre travail, et de faire connaître à son de trompe ses menus faits et gestes. Et puis, vois-tu, il faut que je t'apprenne enfin une chose peut-être insignifiante, mais que tu n'as jamais soupçonnée : « Le centre de la propagande anarchiste, ce n'est pas Le Meillour. Il se fait ailleurs — heureusement — sans son assentiment et sans qu'il s'en doute, d'excellente propagande. Et ce n'est pas toujours la plus bruyante et la plus déclamatoire qui est la plus efficace et la plus profonde.

Enfin, il me reste à faire un sort au principal grief que reprennent en chœur Le Meillour et Mualdès : Je ne viens pas assez souvent aux réunions. Je fais mieux que de n'y pas aller souvent, je n'y vais pas du tout. Le Meillour comme Mualdès manquent de mesure — et de générosité — de m'en faire le reproche. Qu'on apprécie leur procédé. Ils savent très bien que mes obligations professionnelles m'imposent de travailler la nuit, et que c'est là le seul motif de mes absences aux réunions. Par la grâce de Mualdès et de Le Meillour, les travailleurs de nuit auraient-ils perdu le droit d'être anarchistes et de dire leur mot sur le mouvement ?

Que nous voilà loin de la manifestation du Trocadéro, de son caractère bourgeois et gouvernemental ! Mais à qui la faute ?

Parce qu'un camarade n'est pas de leur avis. Le Meillour et Mualdès s'acharnent méchamment — c'est un principe chez eux — à lui nuire par des moyens que la loyauté ferait rougir d'employer à l'égard même d'adversaires. Leur intolérance et leur mauvaise foi m'écœurent. Mais elles ne me révoltent pas.

Elles me font seulement regretter amèrement que leur verbe soit plus perfide que convaincant et que, tout en gaspillant un papier précieux, elle ne m'ait pas permis, faite de matière, de parler de la seule question en litige : la manifestation du Trocadéro.

Louis DESCARSIN.

Mentalité

Relisons cette dépêche fort instructive :

« Dijon, 1er octobre. — Le syndicat général des grains, graines, farines et fourrages, de Bourgogne et de Franche-Comté, a voté une énergique protestation « contre la mentalité des pouvoirs publics, qui, dans la grave question de la vie chère, s'acharnent à prendre uniquement le prix du pain comme indice du prix de base de la vie. Le syndicat a adressé aux sénateurs et députés de la région un vœu à transmettre aux ministres compétents demandant que par tous les moyens soit encouragée la production en général, et spécialement celle de l'agriculture et de la meunerie ; que soit supprimée la taxe sur le chiffre d'affaires et que soient réduits les frais des transports des marchandises de première nécessité. »

Voilà un syndicat général qui se fait des illusions, d'ailleurs d'une manière assez anodine, car son intervention auprès des pouvoirs publics ne donnera absolument rien.

La mentalité dont il parle, n'est autre chose que le désir « d'avoir l'air de faire des merveilles », mais de se bien garder d'aboutir à un résultat tangible.

Les lois de laïcité en Alsace

Strasbourg, 2 octobre. — Le conseil municipal de la petite ville de Wasselonne a voté une résolution demandant l'introduction rapide et entière des lois de laïcité en Alsace.

LES SPECTACLES

Opéra. — Parsifal.
Opéra-Comique. — Lakmé.
Comédie-Française. — Marion de Lorme.
Odéon. — L'Homme et ses fantômes.
Nouvel-Ambigu. — Le Maître de forges.
Folies-Dramatiques. — 20 h. 30 : Gigolette.
Porte-Saint-Martin. — 20 h. 30 : Vieil Heidelberg.
Renaissance. — 20 h. 45 : Le Geste.
Théâtre-Lyrique. — Rêve de Valse.
Fémina. — Théâtre de la Chauve-Souris.

GABARETS ARTISTIQUES

Le Grenier de Gringoire. — Dornano, L. Loral, Marc, Géo Robert, Brubach et Ch. d'Avray dans ses nouvelles chansons.
Le Pierrot-Noir. — Dranoel et les chansonniers.
Le Perchoir. — « Jusqu'à la gauche », revue : J. Bastia, L. Paco, J. Moy, Chabert, etc.
Les Noctambules. — « Du haut en bas », revue : X. Privas, Hyspa, Cazol.

Les Lettres vivantes

« Villégiature d'Ame » (nouvelle), par Joseph Rivière (édition des « Humbles »). — L'Almanach des Lettres françaises et étrangères (avril-mai-juin).

Joseph Rivière vient de publier aux « Humbles », sous le titre de Villégiature d'Ame, trois petits récits autobiographiques. Nos lecteurs connaissent déjà l'ancien rédacteur de Soy-Mesme, l'auteur d'une biographie-critique sur Gérard de Lacaze-Duthiers, le poète d'En Passant et de Plénitudes.

Avec Villégiature d'Ame, Joseph Rivière a trouvé la maîtrise harmonieuse de ses vifs moyens d'expression. L'écrivain a ce don de peinture directe qui place dans leur verdure fraîche, comme des fruits, les images aux branches robustes de son souvenir.

Humez ceci :

« Ma fenêtre, au premier étage, s'ouvre sur le jardin où croissent, entremêlés, fleurs et légumes.

« La chambre, tendue de clair, est bien-faisante. Le lit de fer aux cuivres polis fleurit bon la lavande, le parquet ciré a des regards de chien fidèle.

« Le soleil est déjà dans la prairie, à luter les herbes folles.

« En face de la fenêtre une cascade claque l'air, de ses mains blanches.

« Je m'attarde à regarder, je m'attarde à boire l'haléine de ce matin fraternel, qui rênove ma chair, plante en mes nerfs des cordes neuves.

« Près du ruisseau, un cochon grogne, fourre son nez dans la terre humide, s'enfuit lourdement, la vrille de sa queue dans l'écorce des arbres.

« Des poules gloussent, picorent de menus cailloux, sous la surveillance d'un coq haut coiffé qui promène alentour ses pattes mécaniques.

« Derrière un rocher, deux chèvres broutent ; leurs cornes sont des points noirs, qui bougent.

« On est bien, dans cette quiétude champêtre, parmi l'arôme des plantes, le sourire des fleurs, l'éclat voilé du matin. Et comme l'envie le bonheur de mon ami, qui se veut hors du troupeau, avec pour seuls compagnons ses pensées, les arbres, ses bêtes tranquilles. Voici deux ans qu'il habite loin de la ville, de ses contacts, de ses écarts, de ses dispersions, loin des mensonges qui puent, loin des morales qui souillent... »

Où, mais quel réveil, Joseph Rivière, quand on apprend que notre ami doit tout son bonheur à ses domestiques, à ses fermiers et... aux filles de fermiers ! Et je doute fort que pour ceux-ci, qui triment dur sous l'exploitation agricole, les arbres et les bêtes et le ciel des champs aient toujours des pensées qui « pacifient le cerveau... »

Joseph Rivière nous impressionne avec passion, avec ferveur, au rythme de ses souvenirs d'enfance. Voici l'évocation de la mer :

« La mer fut toujours pour moi l'amie sûre, la présence adorée. Je me souviens de mon émoi quand surgissait, au tournant de la route, un coin de sa robe éclatante. Mon cœur battait plus vite, mes yeux s'ouvraient, larges, pour contenir le frisson fugitif, ma chair, mon sang, toute ma chair, tout mon sang appelaient vers elle. Une ivresse me pénétrait, un bonheur, une plénitude. Il me semblait qu'on mes artères bondissait une force neuve, qu'en mes veines baignait le rythme d'une lumière délicieusement inconnue.

« Dès mon jeune âge, j'eus la passion de la mer. A pointe d'aube, je quittais notre maison de toile et je m'en allais, seul, sur le rocher sableux que mordait la denture blanche des vagues. Je m'asseyais sur un rocher, face au levant. L'horizon rosissait, sous la poussée du soleil qui, bientôt, exhibait sa grosse tête rouge. Une échelle d'argent se posait sur la mer, une longue échelle dont les barreaux étincelants atteignaient au ciel. Et dans la brise matinale, au bruit des vagues crachant leur gousse sur le granit, mon âme d'enfant se plaçait à rêver, galopait dans l'étendue, s'enivrait d'embruns, d'errances mystérieuses.

« Les soirs, la mer n'était pas moins captivante, qui ronflait sereinement aux étoiles, sous la lanterne vénitienne de la lune.

« Je me souviens... »

« Je me souviens de mon émotion religieuse, elle, si grande, moi, si petit. Mon âme s'ouvrait, toute, pour l'accueillir pour accueillir une pulsation de sa force un battement de son mystère.

Voici deux figures de femmes aimées :

« Marie était grande, robuste, et forte... forte comme un homme. Elle avait des bras musclés, une gorge dure, une croupe solide, des cheveux châtains sur un lent regard, qui m'émuait. Je me plaisais à presser ses mains entre les miennes, escalader son giron et m'y blottir, jalousement. Et j'éprouvais une grande peine, une amertume d'homme, je vous fis, en mon cœur, de vifs reproches, quand vous ne revintiez plus aux vendanges de chez nous, parce que vous en aviez choisi « un autre ».

« Blanche, elle, était petite, mince, délicate. Elle avait un teint de lait qui faisait bleu les cheveux sombres, des yeux sombres aussi, étoilés de lueurs amoureuses. Elle m'ouvrait ses bras, tout grands, et je l'étreignais passionnément, chastement, lèvres jointes. On n'a su me dire ce que vous échiez devenue, petite Blanche, mais je vous garde une place, une petite place blanche, dans mon cœur d'homme.

« Voici l'illuminante vision, en blanc et noir, du grand-père mort que l'on habille : « Je le vois sur son lit, je le vois sa pauvre mécanique brisée. On l'habille, malade, ment. Les jambes, les bras, ont les gestes pitoyables d'un pierrot dont on a coupé les ficelles. La tête, coiffée d'un bonnet de nuit, se meut lourdement, à droite, à gauche, en avant, en arrière. La mort creuse les joues, pousse les pommettes, amincit les narines, cintre le menton courbe. Après, ma grand-mère pleure, dans ses larmes raconte aux voisins accourus les derniers instants de mon grand-père. »

Et, raccourci admirable d'émotions, voici toute la douleur affolée de celui qui a perdu son père :

« Mon père est mort.

« Sur ma route, je croise des gens étran-

ges, des gens pressés, eux, des gens qui vont à leurs occupations, alors que mon père est mort.

« Mon père est mort.

« Sur la route, je vais lentement, seul. Seul ? Non ! Avec moi, attaché à moi, ancré en moi, la présence qui remplit ma maison, qui remplit ma chair, qui remplit mon cerveau, la présence qui m'a volé mon père, qui tient mon père, qui ne lâchera plus mon père.

« Mon père est mort.

« Je ne vois plus qu'une route fantôme, que des arbres, que des gens, que des chiens fantômes.

« Le docteur est absent. Il ne pourra venir que ce soir, ou demain matin... »

« A quoi bon, puisque mon père est mort. »

Mais je pourrais reproduire ainsi toute la plaquette. Il n'y a, dans ses quarante-huit pages aucun développement de vaine littérature. Tout est de la valeur des pages que j'ai citées : plein et sobre, précis et lyrique.

Nous attendons de Joseph Rivière le roman de réalité sentimentale, le roman de vie poignante qui nous manque aujourd'hui, depuis Alphonse Daudet et Charles-Louis Philippe. L'auteur de Villégiature d'Ame peut nous devoir cela.

..

M. Léon Treich vient de publier le second tome de l'Almanach des Lettres françaises et étrangères.

Voici une œuvre remarquable d'information et de critique littéraires. Chaque trimestre M. Treich réunit et ordonne, au jour le jour, en ces trois cent quatre-vingt-deux pages, avec la patience d'un archiviste et le goût passionné d'un artiste, tout ce que les historiens, philosophes, poètes et journalistes écrivirent et vécut. Et des faits comme des œuvres, l'auteur de l'Almanach lui choisit sans parti-pris seulement ceux qui méritaient d'être illustrés chaque jour.

En voici un exemple :

Pour le vendredi 20 juin 1924, l'Almanach publie : Les Médiés : de Barbey d'Aurevilly à Léon Bloy. — Des « On dit que... » — Un anniversaire : le centenaire de la mort de Biran. — A travers les Revues : l'offensive contre Paul Valéry. — Les Poèmes : Patrie, par Charles Rochat (extrait d'Innocentes, paru aux Humbles). — Querelles littéraires : Pour compte rendu exigé, Léon Daudet : « La Déchéance ». — Maurice Huet : La cent onzième Olympiade. — Lajcadro Hearn : Esquisses martiniquaises. — Toute la Vie fait ici craquer les cadres immobiles des partis pour réfréner en souvenirs écrits aux pages d'un Almanach... André COLOMER.

— Le 9 octobre paraîtra le premier numéro d'« Illusions », hebdomadaire littéraire dirigé par Pierre Lagarff, M. Louis Cheronnet y prendra la rubrique de « La Rue », avec tout l'esprit que l'on sait.

Les syndicats russes

Selon les statistiques, les cotisations de membres des Unions professionnelles russes formaient 5,8 0/0 du revenu général de ces Unions en 1922, 6,6 0/0 en 1923, et 7,1 0/0 en 1924 (premier trimestre).

Les subventions gouvernementales étaient respectivement : 88,5 0/0, 90,9 0/0 et 91,8 0/0.

En d'autres termes, les Unions professionnelles ou syndicales russes ne sont que des institutions bureaucratiques, dont le plus clair des revenus provient de subventions du gouvernement soviétique.

Nos Échos

Hervé cherche un homme.

Un homme qui commandite sa « Victoire » et lui attache des ailes, pour qu'il puisse voler au secours de la société bourgeoise.

Hervé est le type de ces universitaires arrivistes et farceurs qui font la classe aux diverses générations, selon des méthodes qui varient d'année en année.

Ce gros journaliste au gros sel cherche de la galette pour en faire un gâteau.

Mais sa « Victoire » paraît bien mutilée. Elle bat de l'aile comme un canard poursuivi et nous doutons fort que l'ex-directeur de la « Guerre Sociale » trouve la poire nécessaire.

Cependant, tout arrive.

©©©

Paresse et loisir.

Ce ne sont pas deux synonymes. Un profond observateur de la paresse n'a pas craint de confesser que notre époque n'est pas « en train ».

Le courage faible, le goût de l'action paraît moindre. Et cependant il faut travailler durement pour gagner le pain quotidien.

C'est que la vie chère a tué le loisir, le luxe du loisir, et l'ouvrier est tarabulé par la pensée de « savoir comment il joindra les deux bouts ».

Paresse dorée et loisir charmant ne sont possibles pour tous les êtres que dans le monde nouveau où l'argent ne tuera pas le bonheur.

C'est pourquoi j'entendais une fillette dire, l'autre jour, à sa maman : « Dis, maman, pourquoi faut-il des sous ? Ce serait bien plus joli si on pouvait manger sans compter toujours... »

©©©

La première Banque.

Un journal belge publie les résultats d'une curieuse enquête sur l'origine des banques. Il déclare entre autres, que la première banque dont on ait retrouvé les traces fut la « Egipti et Fils ». Elle florissait 700 ans avant Jésus-Christ, à Babylone. Elle avait même créé alors plusieurs succursales.

La première banque connue en Europe fut la Banque de Venise, au XII^e siècle. Virent ensuite les banques de Barcelone et de Stockholm. A noter que la banque de Stockholm fut la première, en 1668, à émettre du papier monnaie.

Ainsi naquirent ces officines où le « droit d'usage » de l'argent maudit devint « le droit d'abus » — sous toutes les formes, avec licence de jouer, de spéculer, d'agioter, de créer toute une vie fictive de la monnaie lourde ou légère, d'or ou de papier.

La Banque, c'est le symbole satanique des sociétés modernes, le mot « satanique » signifiant simplement : maléfique, engendreur de désordres et de crimes.

A travers le Monde

ANGLETERRE

LE GOUVERNEMENT TRAVAILLISTE VIVRA-T-IL ?

Les jours du gouvernement travailliste sont comptés et c'est le traité anglo-russe qui sera la cause de la crise ministérielle qui ne peut manquer d'éclater.

Jusqu'à ce jour, Mac Donald s'est tenu en équilibre, pareil à un danseur de corde, menacé à chaque instant par les libéraux et les conservateurs.

Ce qui lui a permis de vivre aussi longtemps ce sont les divergences politiques qui séparent les libéraux des conservateurs, mais voici qu'aujourd'hui les uns et les autres sont d'accord pour refuser d'accorder leur confiance au gouvernement en ratifiant le traité anglo-russe. Le Cabinet travailliste s'attend donc à tomber d'un jour à l'autre et les électeurs que l'on voulait éviter de part et d'autre, seront sans nul doute nécessaire pour dénouer la crise, à moins qu'un accord ne soit signé entre libéraux et conservateurs et qu'une combinaison politique ne rassemble dans une union sacrée un Cabinet mitigé. C'est cependant peu probable.

Mac Donald demandera donc au roi de dissoudre le Parlement et la foire électorale commencera avant la fin de l'année. Les travaillistes espèrent sortir victorieux de la bataille et rallier une majorité qui leur permettra de vivre tranquilles. Il serait difficile de faire des pronostics, attendons donc, puisque la situation n'en sera pas changée et que le prolétariat anglais s'apercevra bien peu de l'absence d'un gouvernement travailliste.

BULGARIE

UN NOUVEL ATTENTAT

On mande de Roustchouk que le nommé Stéphane Mileff a été assassiné dans les bureaux de la sûreté générale. L'assassin a disparu.

On ne connaît pas encore la cause de cet attentat.

ÉTATS-UNIS

300.000 CHOMEURS A NEW-YORK

Après une longue période de prospérité, les États-Unis vont devoir envisager très sérieusement le problème du chômage. On annonce aujourd'hui que le nombre de sans-travail pour tout le pays est plus grand même que pendant l'automne de 1921 qui fut exceptionnellement mauvais ainsi que l'hiver qui suivit. D'après les statistiques du bureau de l'Aide Industrielle, rien que pour la ville de New-York, on peut évaluer à 300.000 individus le nombre de chômeurs, hommes et femmes.

ALLEMAGNE

LA MISÈRE OUVRIÈRE

Selon le correspondant berlinois du journal américain *The World*, le salaire d'un ouvrier qualifié à Berlin ne dépasse guère un dollar (soit 18 francs par jour). Or, le pouvoir d'achat du dollar en Allemagne n'atteint que 50 0/0 de sa valeur. Les conducteurs d'autobus touchent 31 marks par semaine, soit environ 7 dollars, prix d'un modeste repas de restaurant pour deux personnes, sans vin.

MÉSOPOTAMIE

LE CONFLIT ANGLO-TURC

Jusqu'à une heure tardive, le Gouvernement britannique n'avait pas encore reçu de réponse à sa seconde note à la Turquie relative à l'invasion de l'Irak par des troupes régulières turques. Cette seconde note est un document technique très détaillé dont une bonne partie est consacrée à des cartes du pays pour prouver aux Turcs d'une manière concluante que, contrairement à ce qu'ils prétendent, ils ont actuellement violé la ligne frontière provisoire prévue par le traité de Lausanne.

La note s'abstient de rejeter la responsabilité de cette violation sur le gouvernement turc : elle suggère que, probablement, ce sont les commandants des troupes qui se trouvaient sur place qui ont pris cette déplorable initiative et c'est pourquoi le Gouvernement turc est prié de donner l'or-

dre à des commandants de faire rentrer leurs troupes à l'intérieur de la frontière fixée.

Et tout cela finira encore par une expédition militaire et ce sont les peuples turcs et anglais qui feront les frais de cette guerre coloniale.

HEDJAZ

L'EXODE DES HABITANTS DE LA MECQUE

Londres, 2 octobre. — Des messages de source égyptienne annoncent que l'exode des habitants de La Mecque continue ; il ne restera plus bientôt dans la ville que le roi Hussein, son entourage et quelques infirmes et aveugles.

NOUVELLE-ZÉLANDE

JAPON ET ÉTATS-UNIS

Christchurch, 2 octobre. — Discutant la question du Pacifique, le professeur J. Mac Millan Brown, le célèbre ethnologue qui vient de rentrer d'un voyage d'études en Amérique, a déclaré :

« Mon voyage a modifié mon opinion au sujet de l'inévitable conflit du Pacifique. Je croyais que les hommes politiques les plus capables du Japon et de l'Amérique tenaient en mains la destinée des deux pays, mais aujourd'hui je suis d'avis que ce sont les peuples eux-mêmes qui décident de leur sort. »

S'il se produit un incident qui enflamme les passions des deux nations, rien ne pourra les contenir. La guerre est certaine et ma visite aux États-Unis me fait croire qu'elle n'est pas si éloignée qu'on le croit. »

HOLLANDE

LA « JUSTICE » CONTRE L'ÉTAT

Le tribunal de La Haye vient de rendre un jugement dans une affaire qui a fort occupé, ces temps derniers, l'opinion publique hollandaise.

Ainsi que nous l'avions déjà annoncé, une firme importante du pays, fabricant un aliment de grande consommation, avait passé contrat avec l'administration des postes, pour l'adjonction sur les timbres d'affranchissement des lettres, un texte variant son produit. Cela alla quelque temps, et puis on s'étant dans divers milieux de cette publicité. Une compagnie concurrente, d'abord, estima que le tonneur de la réclamation portait préjudice ; ensuite une association sans but lucratif exerçant une manière de contrôle scientifique sur une industrie connexe. Le jugement condamne, avec des amendes presque identiques, l'Etat néerlandais à faire cesser immédiatement le débit de timbres à réclamer, en attendant qu'un jugement ultérieur ait décidé si cette façon d'affranchir les lettres est licite ou non.

Déclare que si l'Etat néerlandais ne donne pas immédiatement les ordres nécessaires à l'administration des P.T.T. de se conformer au jugement, il payera 25 florins par jour de retard.

L'Etat a décidé d'aller en appel. Vous verrez bientôt l'Etat faire voter une bonne petite loi, lui permettant de se livrer au commerce de la publicité. Car l'Etat est tout puissant et en fin de compte il a toujours raison.

La Revue Internationale anarchiste-polyglotte

Le premier numéro de cette Revue paraîtra le 15 novembre.

Grand format

Deux colonnes

Soixante-douze pages

Revue de la pensée et de l'action anarchistes dans tous les pays.

Reflet de toutes les tendances anarchistes révolutionnaires.

Les libéraux, les subversifs, les syndicalistes révolutionnaires, ceux qui désirent se documenter sur le mouvement international l'ont, chaque mois :

LA REVUE INTERNATIONALE ANARCHISTE

Rédaction et administration : 14, rue Petit-Paris (19).

En peu de lignes...

On prolonge une ligne d'autobus

La ligne M., Champ de Mars-Buttes Chaumont par la rue Marun dans les deux directions.

Abandonnée par son mari elle veut mettre fin à ses jours

Mariée depuis sept mois seulement et délaissée par son mari, Mme Victorine Vieillesse, 24 ans, a tenté de se suicider dans la chambre qu'elle occupe 130, boulevard Lamoureux à Ivry, en avalant le contenu d'une fiole de teinture d'iode. Son état est grave.

Un train ouvrier heurte un bûton onze blessés

Cambrai, 2 octobre. — Hier matin, au départ de Caudry, un train ouvrier a été, par suite d'un faux aiguillage, dirigé sur une voie de garage. Il s'est heurté à un bûton. Onze voyageurs ont été plus ou moins blessés.

Deux tramways se tamponnent à Lyon Douze voyageurs contusionnés

Lyon, 2 octobre. — Un tram de la ligne de Perrache à Cusset, stationnait cours Emile-Zola, à l'arrêt de la rue Jean-Claude Vivant, quand un autre tram survint par derrière et le tamponna. Les glaces volèrent en éclat et douze voyageurs furent contusionnés.

L'accident parut dû au mauvais fonctionnement. Les freins du tram tamponneur et la responsabilité de la Cie semble engagée.

Elle ne voulait plus de lui, il veut la tuer

Fraize (Vosges), 2 octobre. — Le manœuvre Charles-Florent Didier, 30 ans, sortant de Clairvaux a tenté à l'aide d'un rasoir d'égorger sa femme qui ne voulait pas reprendre la vie commune. Elle réussit à se dégager mais reçut cependant une profonde blessure dans le dos.

Des fêtes en l'honneur d'Ader

Toulouse, 2 octobre. — De grandes fêtes en l'honneur de l'illustre savant Clément Ader, père de l'aviation, auront lieu à Mur-et (Haute-Garonne), les 18 et 19 octobre.

PARIS ET BANLIEUE

— Le concierge Cuisinaud, 36 ans, s'est pendu dans sa loge, 24, rue Marlinet.

— Place de Verdun, à Neuilly, M. Georges Guilmon, 65 ans, est renversé par l'auto de M. Louis Labbé. Il est blessé grièvement.

— En descendant de Métro à la station « Les Halles », M. Charles Dupuis constate qu'on lui a coupé les poches de son veston.

DEPARTEMENTS

— La jeune Auzene, 18 mois, profitant d'un moment d'inattention, tombe dans un étang et se noie à la ferme du Rondez (Haute-Marne).

— On annonce que le grand porc de Compiègne, heureusement sauvé d'un lotissement, va être ouvert au public.

— A Mussillac, un ouvrier maçon, François Goujon, 30 ans, rentrant de son travail avec un fusil en bandoulière, tombe dans un fossé en franchissant une haie. Le coup part. Atteint au ventre, le malheureux ne tarde pas à succomber.

— Un troupeau de bœufs ayant pénétré sur la voie ferrée, près de la station de Villefranche-d'Allier, plusieurs animaux ont été tamponnés par un train et tués.

— Désespéré par la maladie de son fils, M. Bernard Dubard, 50 ans, se rendit au cimetière central de Toulon, sur la tombe de sa famille et se tira un coup de revolver dans la tête. Transporté à l'hôpital, il succomba peu après.

— On a découvert, cachés dans le lit de Fred Massey, âgé de 33 ans, de nationalité américaine, employé dans un grand hôtel de Vichy, de nombreux objets dérobés dans cet établissement.

A la suite d'une perquisition opérée chez la maîtresse de Fred Massey, la police a trouvé une importante quantité de linge volé dans le même hôtel. Fred Massey a été arrêté.

— La neige a fait son apparition en Auvergne, près d'Aurillac et dans les Pyrénées, aux environs de Saint-Gaudens, où les montagnes sont couvertes de neige comme en plein hiver.

— Recherché pour vols dans des hôtels de Paris, Nice et Aix-les-Bains, Robert Lyon, 18 ans, se fait prendre en train de cambrioler une auberge, à Saint-André-de-Lorey (Ain).

Catastrophe de chemin de fer EN RUSSIE

180 VICTIMES

Riga, 2 octobre. — Des voyageurs arrivés à Riga de Moscou donnent des détails au sujet d'une catastrophe de chemin de fer qui a eu lieu en Russie, il y a quelques jours, et dont la nouvelle a été étouffée par ordre du gouvernement soviétique.

Seul, un journal de Ivanovo a donné des détails sur cet accident, et il fut d'ailleurs saisi de ce fait.

Parmi les rescapés se trouve Mme Olga Poblenski, qui raconte qu'on avait attaché au train de la ligne Moscou-Ivanovo-Vosensk (gouvernement de Vladimir), quelques wagons de benzine, ce qui est strictement interdit par les règlements.

Non loin de la station de Ivanovo, en pleins champs, la benzine s'enflamma et par suite d'un vent violent, le feu se communiqua en un clin d'œil à tout le train, dont les wagons flambèrent comme des allumettes.

Quelques voyageurs seulement parvinrent à sauter par les fenêtres des portières. Les autres furent carbonisés ou écrasés.

Lorsqu'on arriva avec les premiers secours, on ne trouva plus qu'un amas fumant de débris et de cadavres carbonisés.

L'enquête a établi que sur les deux cents voyageurs, dont trente enfants, qui se trouvaient dans le train, vingt-trois seulement purent être sauvés.

Le chef de station qui a autorisé le transport illégal de la benzine a été arrêté. Parmi les victimes de la catastrophe se trouvent deux étrangers.

POUR L'AMNISTIE

Le meeting de Citeaux

Hier soir, plus de huit cents personnes emplissaient la salle de cinéma de la rue de Citeaux, sur l'appel du Groupe du 12, pour réclamer l'amnistie intégrale et immédiate.

Le Pen, notre bon camarade du Bâtiment, dit que seule l'action directe des travailleurs pouvait obtenir la libération de tous les prisonniers. Il évoqua la chère figure du petit Castagna, injustement condamné pour son acte de légitime défense.

André Colomer fit le procès du Bloc des Gauches dont le gouvernement, comme tous les gouvernements, se montra incapable de réaliser l'amnistie. Notre ami démonta la duperie des grâces amnistiantes. En tout, cinq ou six condamnés célèbres : André Rolland, Cottin, Jane Morand, Goldsky ont vu s'ouvrir les portes de leurs prisons. Mais tous les déserteurs et les insoumis, tous les révoltés obscurs sont restés « dedans ». Les bagues d'Afrique regorgent de camarades victimes de leur conscience indéfectible devant la Boucherie.

Il faut les sauver. Seule l'énergie des prolétaires peut quelque chose sur l'autorité des maîtres. Mais l'amnistie intégrale ne sera réalisée que par l'anarchie, car tout gouvernement, fût-il prolétarien, a pour corollaire fatal les tribunaux, la police, les prisons. Chacun doit se faire l'artisan de cette libération sociale en commençant à se libérer lui-même des préjugés, en secouant le joug des politiques et des morales.

Une salle attentive et émue accueillit avec sympathie la « parole » anarchiste.

LEURS DIVIDENDES

— A Ivry, François Billy, 39 ans, père de quatre enfants, demeurant 82, avenue d'Ivry, à Paris, fait une chute dans les sous-sols de l'usine de traitement des résidus urbains. Il succombe à une fracture du crâne.

— Le charpentier Alexandre Capelle, 27 ans, 3, rue du Bout-du-Rang, à Gentilly, tombe d'un échafaudage rue Danton, au Kremlin-Bicêtre, et se fracture le crâne.

— Louis Ledoux, 29 ans, 47, rue Chaplat, tombe, à Saint-Denis, d'un échafaudage haut de sept mètres, dans une usine d'automobiles, boulevard Ornano. Il est transporté à l'hôpital la jambe gauche fracturée.

— Au pont de Mulhouse, à Nogent-sur-Marne, une receveuse de tramway, Mme Marie Ménard, 22 ans, 112, avenue de Rosny, au Perreux, descendue pour faire une manœuvre d'aiguillage, est renversée par un camion automobile. Elle a été transportée à la Pitié la cuisse gauche fracturée.

— Le Marocain Randa Ben Amar, 19 ans, est écrasé à Argenteuil par une rame de wagons en manœuvre.

— En cueillant des noix à la ferme de La Bauche, près Saint-Malo, Francis Rouget, 43 ans, domestique de ferme, tombe de quatre mètres et se fracture le crâne. Il meurt peu après.

— Déchargeant des marchandises à Montbard (Côte-d'Or), M. Pernin est pris entre le mur et une rame de wagons. Son état est désespéré.

— Yves Mainguy, 31 ans, matelot à bord du navire *Artahage*, ancré dans le port de Douges, à Nantes, regagnait de nuit son navire. Il tombe dans la Loire et se noie.

L'automobile meurtrière

— A Saint-Rémy (Côte d'Or) une auto dans laquelle avaient pris place quatre personnes ne put prendre le virage, enfonce le parapet d'un pont et tombe dans la Brenne avec ses occupants. L'un d'eux, un jeune homme, est grièvement blessé.

En lisant les autres...

Pourquoi ?

M. Maurice Prax (« Petit Parisien ») constate l'attachement des gens à certaines traditions romanesques, aristocratiques et vieillottes :

L'escroq Dinard, le nommé Passal, s'était affublé d'un titre et d'un nom qui semblaient tirés d'une vieille histoire d'Octave Feuillet ou de Georges Ohnet... marquis de Champeaubert... Marquis de Champeaubert... Le titre et le nom, si ingénument pompeux, accusaient le maquillage et l'artifice... Ce devait être, de la part du filou, une imprudence folle d'oser se parer de ce titre et de ce nom ronflants... Eh bien, non ! Il n'y avait pas d'imprudence... Les braves gens, qui adorent les noms et les titres qui brillent, avaient tout de suite accepté le marquis de Champeaubert et lui avaient accordé un crédit moral qu'ils auraient assurément refusé au « sieur Passal ».

Marquis de Champeaubert, c'était déjà raide... L'aventurier qui, sans aucun doute, avait appris à l'Armée ou au Palais-Royal à connaître l'aristocratie, avait pourtant trouvé mieux encore pour sa gracieuse partenaire qui, froidement, se faisait appeler : Gisèle de Gisors... Gisèle de Gisors... pourquoi pas Angélique de Perpignan ou Théodora du Sébasto ? Le nom était purement vaudevillesque : c'était un nom pour les Feydau ou pour Yves Mirande ; mais, vraiment, ce n'était pas un nom pour une ville avertie et élégante comme Dinard... C'était un nom comique et qu'il était impossible de prendre au sérieux.

Gisèle de Gisors, cependant, fut prise au sérieux par les braves gens, trop heureux de connaître le marquis de Champeaubert et la gente dame.

Et cela prouve... Ma foi, cela prouve que les meilleures démocraties gardent malgré tout, sans s'en douter, un certain penchant pour les noms tapageurs et les titres de noblesse.

Non pas, M. Prax, ce n'est pas cela, c'est tout simplement le goût de l'aventure, le goût de l'action, le goût de sortir d'un réel sordide, qui guide le choix de ces lecteurs...

Profiteurs

Goûtez ce tableau, digne d'un Mercier Genevois ; il est décroché de « Paris-Midi » :

M. Briand, vers la fin du jour, lorsque les travaux des commissions sont terminés et que la salle à manger de l'hôtel des Bergues resplendit déjà des lumières des repas de gala, M. Briand aime à dîner tranquillement au bord du lac. Il évoque alors, avec une pointe d'émotion, son jardin de Cocheret ; parle de ses milliers de mûres de framboisiers, du loriot qui siffle, des arbres qui s'inclinent vers ses fenêtres, des épinettes noires qu'il a plantées lui-même il y a quelques vingt ans, pour délimiter ses enclos. Et c'est tout le parfum de l'île de France, tandis qu'une musique fédérale massacre, dans le lointain, des airs de jazz.

Si M. Briand est parfois idyllique, M. Loucheur reste, au dire de notre confrère, « un orateur d'affaires donnant ». En sous-commissions — les sous-commissions préparent tout le travail de l'Assemblée de la S. D. N. — il fait preuve d'une grande habileté pour défendre les points de vue juridiques les plus délicats. Les vieux maîtres du droit international en demeurent ébahis. Quant à certains députés, qui l'ont pas l'esprit aussi vif que les Français, ils se débattaient comme des diables dans les articles additionnels et les alinéas provisoires. On les voit sortir des tambours vitrés avec des chiffons de papier, appeler leurs compatriotes journalistes et leur demander des explications.

Les travaux et les jours d'Aristide sont ceux d'un dilettante, d'un gourmet de la politique.

l'attention. Cet article était aussi différent de l'article grave et profond sur Nathan, que les *Lettres persanes* diffèrent de *l'Esprit des lois*.

— Tu es né journaliste, lui dit Lousteau. Cela passera demain, fais-en tant que tu voudras.

— Ah ça ! dit Merlin, Dauriat est furieux des deux abus que nous avons lancés dans son magasin. Je viens de chez lui ; il fulminait des imprécations, il s'emportait contre Finot, qui lui disait d'avoir vendu son journal. Moi, je l'ai pris à part et je lui ai coulé ces mots dans l'oreille : « Les Marguerites vous coûteront cher ! Il vous arrive un homme de talent, et vous l'envoyez promener quand nous l'accueillons à bras ouverts ! »

Dauriat sera foudroyé par l'article que nous venons d'entendre, dit Lousteau à Lucien. Tu vois, mon enfant, ce qu'est le journal ? Ma vengeance marche ! Le baron Châtelet est venu me demander ce matin ton adresse ; il y a eu ce matin un article cinglant contre lui, l'ex-beau à une tête faible, il est au désespoir. Tu n'as pas lu le journal ? L'article est drôle. Vois : *Convoi du Héros pleuré par la Seine*. Madame de Bargeton est décidément appelée l'os de Seiche dans le monde et Châtelet n'est plus nommé que le baron Héros.

Lucien prit le journal et ne put s'empêcher de rire en lisant ce petit chef-d'œuvre de plaisanterie dû à Vernou.

(A suivre.)

Lecteur, si ce journal te plaît, ne te contente pas de l'acheter de temps à autre. Abonne-toi, fais-le connaître, aide-le en lui envoyant ta souscription.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 3 OCTOBRE 1924. — N° 107.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

DEUXIEME PARTIE

Un grand homme de province à Paris

Dès lors, il ne s'agit plus de Nathan ni de son livre, comprends-tu ? mais de la gloire de la France. Le devoir des plumes honnêtes et courageuses est de s'opposer vivement à ces importations étrangères. Là, tu flattes l'abonné. Selon toi, la France est une fine commère, il n'est pas facile de la surprendre. Si le libraire a, par des raisons dans lesquelles tu ne veux pas entrer, escamoté un succès, le vrai public a bientôt fait justice des erreurs causées par les cinq cents millions qui composent son avant-garde. Tu diras qu'après avoir eu le bonheur de vendre une édition de ce livre, le libraire est bien averti d'en faire une seconde, et tu regretteras qu'un si habile éditeur connaisse si peu les instincts du pays. Voilà tes masses. Sappoudre-moi d'esprit ces raisonnements, relève-les par un petit filet de vinaigre, et Dauriat est frit dans la poêle aux articles. Mais n'oublie pas de terminer en ayant l'air de plaindre dans Nathan l'erreur d'un homme à qui, s'il quitte cette voie, la littérature contemporaine devra de belles œuvres.

Lucien fut stupéfait en entendant parler

Lousteau : à la parole du journaliste, il lui tombait des écailles des yeux, il découvrait des vérités littéraires qu'il n'avait même pas soupçonnées.

— Mais ce que tu me dis, s'écria-t-il, est plein de raison et de justesse.

— Sans cela, pourrais-tu battre en brèche le livre de Nathan ? dit Lousteau. Voilà, mon petit, une première forme d'article qu'on emploie pour démolir un ouvrage. C'est le pic du critique. Mais il y a bien d'autres formules ! Ton éducation se fera. Quand tu seras absolument obligé de parler d'un homme que tu n'aimes pas, quelquefois le propriétaire, le rédacteur en chef d'un journal à la main forcée, tu déploreras les négations de ce que nous appelons l'article de fond. On met en tête de l'article le titre du livre dont on veut que vous vous occupiez ; on commence par des considérations générales dans lesquelles on peut parler des Grecs et des Romains, puis on dit à la fin : « Ces considérations nous ramènent au livre de M. un tel, qui sera la matière d'un second article. » Et le second article ne paraît jamais. On étouffe

ainsi le livre entre deux promesses. Ici, tu ne fais pas un article contre Nathan, mais contre Dauriat ; il faut un coup de pic, sur un bel ouvrage, le pic n'entame rien, et il entre dans un mauvais livre jusqu'au cœur ; au premier cas, il ne blesse que le libraire ; et, dans le second, il rend service au public. Ces formes de critique littéraire s'emploient également dans la critique politique.

La cruelle leçon d'Etienne ouvrait des cases dans l'imagination de Lucien, qui comprit admirablement ce métier.

— Allons au journal, dit Lousteau, nous y trouverons nos amis, et nous conviendrons d'une charge à fond de train contre Nathan, et ça les fera rire, tu verras.

Arrivés rue Saint-Fiacre, ils montèrent ensemble à la mansarde où se faisait le journal, et Lucien fut aussi surpris que ravi de voir l'espèce de joie avec laquelle ses camarades convinrent de démolir le livre de Nathan. Hector Merlin prit un carré de papier et il écrivit ces lignes, qu'il alla porter à son journal :

« On annonce une seconde édition du livre de M. Nathan. Nous comptons garder le silence sur cet ouvrage, mais cette apparence de succès nous oblige à publier un article, moins sur l'œuvre que sur la tendance de la jeune littérature. »

En tête des plaisanteries pour le numéro de lendemain, Lousteau mit cette phrase : « Le libraire Dauriat publie une seconde édition du livre de M. Nathan. Il ne connaît donc pas l'axiome du Palais : NON BIS IN IDEM ? Honneur au courage malheureux ! »

Les paroles d'Etienne avaient été comme un flambeau pour Lucien, à qui le désir de se venger de Dauriat tint lieu de conscience et d'inspiration. Trois jours après, pendant lesquels il ne sortit pas de la chambre de Coralie, où il travaillait au coin

du feu, servi par Bérénice et caressé dans ses moments de lassitude par l'attente et silencieuse Coralie, Lucien mit au net un article critique, d'environ trois colonnes, où il s'était élevé à une hauteur surprenante. Il courut au journal, il était neuf heures du soir, il y trouva les rédacteurs et leur lut son travail. Il fut écouté sérieusement. Félicien ne dit pas un mot, il prit le manuscrit et dégingola l'escalier.

— Que lui prend-il ? s'écria Lucien.

— Il porte ton article à l'imprimerie ! dit Hector Merlin ; c'est un chef-d'œuvre où il n'y a ni un mot à retrancher, ni une ligne à ajouter.

— Il ne faut que le montrer le chemin ! dit Lousteau.

— Je voudrais voir la mine que fera Nathan demain en lisant cela, dit un autre rédacteur sur la figure duquel éclatait une douce satisfaction.

— Il faut être votre ami, dit Hector Merlin.

— C'est donc bien ? demanda vivement Lucien.

— Blondet et Vignon s'en trouveront mal, dit Lousteau.

Voilà, reprit Lucien, un petit article que j'ai broché pour vous, et qui peut, en cas de succès, fournir une série de compositions semblables.

— Lisez-vous cela, dit Lousteau.

Lucien leur lut alors un de ces délicieux articles qui firent la fortune de ce petit journal, et où, en deux colonnes, il peignait un des menus détails de la vie parisienne, une figure, un type, un événement normal, ou quelques singularités. Cet échantillon, intitulé *les Passants de Paris*, était écrit dans cette manière neuve et originale où la pensée résultait du choc des mots, où le cliquetis des adjectifs et des adjectifs révélait

L'Action et la Pensée des Travailleurs

FEDERATION DU BATIMENT

Sur les événements du 11 janvier

Chacun sait qu'à la suite des incidents tragiques du 11 janvier où deux camarades trouvèrent la mort au meeting organisé par le Parti communiste, une Commission d'enquête fut nommée par le Comité national confédéral des 16 et 17 mars afin d'établir ou étaient les responsabilités de cette triste journée. Celle-ci était composée de 6 camarades, 4 pour la majorité confédérale et 2 pour la minorité.

Cette commission siégea plusieurs fois et de nombreux camarades ayant assisté à ce meeting furent appelés pour apporter leur témoignage; puis ayant accompli son travail elle prépara ses conclusions pour les rapporter au C.G.N. dernier. Dans leurs conclusions les rapporteurs ne purent se mettre d'accord, et chaque partie rédigea ses conclusions ainsi qu'un procès-verbal signé de tous les membres. Ces conclusions furent lues au dernier C.G.N. par le camarade Guay, rapporteur, qui donna connaissance de la résolution de la majorité et de la majorité puis du procès-verbal. Le C.G.N. enterra d'une façon admirable le tout.

Désireux de posséder un exemplaire de ces trois motions afin que les syndicats de la Fédération du Bâtiment en connaissent, je me rendis auprès du Bureau confédéral et demandai au camarade Dutilleul, présent, de bien vouloir nous remettre un exemplaire des dites résolutions, celui-ci promit de me les remettre, puis le lendemain, c'est-à-dire le jeudi 2 octobre, il venait à la Fédération nous faire connaître que le bureau confédéral avait décidé de ne pas nous remettre ces documents qui devaient rester dans les archives et n'être connus de personne, le C.G.N. en ayant eu lui connaissance, et jugé ! ! !

Nous avons fait remarquer au camarade Dutilleul que c'était une bien drôle de façon de clore une enquête ayant coûté deux morts à la classe ouvrière, alors que tous les ouvriers attendaient impatiemment dans tout le pays les conclusions de l'adite commission.

Nous tenons ici à déplorer notre responsabilité si nous ne pouvons apporter à nos camarades les conclusions faites par les deux parties composant la Commission d'enquête, et nous laissons entière celle du Bureau confédéral qui croit de son droit de conserver par devers lui lesdits documents qui n'engagent nominativement personne.

Aux ouvriers de juger.

Pour le Bureau fédéral,
H. JOUVE

Dans le S. U. B.

Aux Pavés et aides, Bétonniers, Asphalteurs, Bitumiers et parties similaires. Redoublons d'énergie. — Allons les gars, depuis quelques mois un effort a été entrepris pour remonter notre section, vous allez maintenant que certains d'entre vous ont eu gain de cause, laissez ça là ! Eh ! Bien ! non. Il ne le faut pas. Nos décisions depuis notre meeting du 31 juillet ont porté leurs fruits, certaines maisons ne respectent pas les 8 heures, ont du le faire le lendemain et cela par la volonté des copains décidés. Premier résultat et non des moindres. D'autres ont obtenu par leurs revendications des taux horaires variant de 0 fr. 50 à 0 fr. 75 d'augmentation. Nous avons vu aussi dans ces maisons, les aides augmentés, mais cela seulement dans les maisons où tous les copains ont marché en commun accord.

Eh bien ! Camarades, continuons, ne nous arrêtons pas en si bon chemin. C'est encore le moment propice, il faut agir.

C'est pourquoi, devant cet état de choses et pour y remédier au plus vite nous vous convions tous, syndiqués ou non, à venir apporter vos points de vue, ainsi que votre effort à la grande Assemblée générale qui aura lieu le Dimanche 5 Octobre, salle Fernand Pelloutier, Bourse du travail, 3, rue du Château-d'Eau, où des camarades de la section ainsi que du S.U.B. vous expliqueront la situation.

Pour de meilleurs salaires, pour nos 8 heures, tous au Syndicat.

Le Conseil

Aux Charpentiers en fer. (Chantiers Marcel Renaud). — A la suite des décisions prises en commun accord mardi soir par tous les camarades de la Maison, une délégation fut reçue hier, par le patron. Après pourparlers, les résultats suivants furent obtenus : Application intégrale de la journée de 8 heures, 0 fr. 60 d'augmentation (ce qui porte le salaire horaire à 4 fr. 60 l'heure).

Allons les ferrailleurs, un autre travail reste à faire, la suppression du tachebon, pour ce faire et envisager les moyens à employer assistez tous à l'Assemblée générale qui aura lieu Dimanche 5 Octobre, à 9 h. du matin précises, 8, avenue Mathurin-Moreau.

Les cotisations et adhésions y seront reçues de 9 heures à 11 heures

FEDERATION UNITAIRE P.T.T.

Groupe des Ambulants de la ligne de l'Est

Le groupe des Ambulants de l'Est réuni en assemblée mensuelle, constatant une fois de plus que le petit personnel des administrations de l'Etat est sacrifié au bénéfice des gros fonctionnaires, n'est pas dupes des manœuvres tentées à la Commission Hébrard de Villeneuve. Déclare ne pas vouloir se contenter de l'os à ronger qu'on tente de lui jeter, que ce paillasse ne peut en rien soulager la misère qu'il étreint, qu'en conséquence il décide de mener en ce qui le concerne, la propagande nécessaire pour démontrer que s'il y a des économies à réaliser, elles doivent l'être sur les grosses sinécures administratives, s'engage à soutenir de tous les moyens la Fédération unitaire, la C.G.T.U. et la presse ouvrière, pour mener la campagne jusqu'à l'obtention des revendications générales : 1.800 francs, salaires, droit syndical intégral, etc.

Comité Général de l'U. D. Unitaire

Le débat s'ouvre sur la nécessité du troisième secrétaire.

Simon (T.C.R.P.), s'élève véhémentement contre un troisième secrétaire, car l'état de la caisse de l'Union est déficitaire, et aussi parce qu'avec la fusion avec la Seine-et-Oise on en mettra un de plus. Il demande la constitution d'un commission, pour statuer sur la compression des finances.

De Groote (Tourneur sur Bois). — Il n'y a qu'à incorporer le secrétaire de la M. O.E. dans le Bureau de l'U.D., cela fera trois secrétaires.

Vignaud (Camionneurs) est candidat, et il le fait voir en soutenant le besoin d'un troisième secrétaire.

Tom Pouce fait un long plaidoyer sur la bonne gestion de l'U.D. Les finances se stabilisent (il oublie de dire qu'il a fallu téléphoner aux métaux pour avoir des sous, afin de payer les fonctionnaires). Il y a 80.000 membres à l'U.D. (Tartarin n'existe plus à côté de Tom Pouce) et comme de bien entendu il termine en demandant le troisième coterie au biberon.

Simon répond à Raynaud et lui fait comprendre qu'il nous bourre le crâne, et déclare « que les adhérents font bien plus pour le syndicalisme que les nourrissons » dont fait partie Raynaud.

On passe au vote. Contre la suppression du troisième secrétaire, 73 voix; pour, 10 voix; abstentions, 4; n'ont pas voulu prendre part au vote, 20 voix.

On passe au vote pour savoir quel est l'heureux gagnant ? Inutile de dire que c'est celui qui est patronné par le Parti. En l'occurrence, un certain Barraud, des Métaux, qui obtient 61 voix, Vignaud 5, Chave 0, et 3 abstentions.

Le nouveau nourrisson fait une déclaration, fidélité à l'I.S.R., au P.C., aux cellules, etc.

Commarteau vient parler un peu des Jeunesses Syndicalistes que le bureau de l'U.D. veut enterrer. Il montre la mauvaise foi du Bureau et en particulier du pauvre déchu Chivalié.

La discussion reprend sur la commission proposée par Simon.

Antourville est contre, et naturellement la commission a, comme dit l'autre, fermé son parapluie.

Commarteau refait l'historique de la question des J.S. à l'U.D., et il demande que le C.G. prenne position, car les jeunes en ont assez d'être lernés.

Tom Pouce se défend comme un diable dans un bémolier, ce n'est pas de la faute au Bureau, etc.

Antourville, qui ne se souvient plus de son passé, déclare ne pas connaître ce que sont les J.S., et que la question demandée de la réflexion (ce n'est pas un challenge).

Un copain propose un C. G. extraordinaire pour traiter de cette question. C'est adopté.

Les enfants de chœur ayant peur de loup par leur métré, la séance est levée.

Conclusion. — Comme travail utile fait par le C. G., il n'y a que la nomination du troisième asticot dans le fromage de l'U. D.

A vous de juger.

Minorité du Livre

Les camarades du Livre, typos, imprimeurs, lithos, sont instamment invités à assister à la réunion qui aura lieu dimanche 5 octobre, au Bar des Charmettes, rue Jean-Jacques Rousseau, à 9 h. 30.

Le mouvement syndical actuel doit être suivi de très près. Tous les camarades doivent assister à cette réunion où des échanges de vues et de communications seront faits.

LE SPORT CONTRE LA HAINE

Un match franco-allemand le 11 octobre à Buffalo

Nos amis de la Fédération Sportive du Travail, adhérents à l'Internationale de Lucerne, ont eu la bonne idée de s'entendre avec la F.S.T. d'Allemagne pour organiser un match de football. Il aura lieu Samedi 11 Octobre, à 15 h. 30, au Vélodrome Buffalo, situé à Montrouge, près de la Porte d'Orléans.

Pour la première fois, en France, depuis le grand massacre commencé en 1914, deux équipes de football-association franco-allemandes vont se rencontrer. Des pourparlers avaient été engagés en 1921, mais l'occupation de la Ruhr avait empêché de les mener à bonne fin. Au moment où la presse chauvine redouble d'intensité pour attiser la haine entre les deux peuples, le match de Buffalo apparaît comme une réponse de sentiments fraternels entre les classes ouvrières d'Allemagne et de France.

Il importe que le Samedi 11, à Buffalo, un grand souffle d'humanité, coure dans cet immense vaisseau, et qu'à l'issue de cette fête — car c'est est une — des milliers et des milliers de coeurs communient dans un même cri : A bas la guerre !

La F.S.T. allemande est la plus forte du Reich. Elle groupe 750.000 adhérents. L'équipe qui vient jouer est de tout premier ordre, c'est elle qui a remporté le championnat fédéral, pour lequel concourraient 300 équipes.

L'équipe française est remarquable. Elle fit match nul avec les camarades belges, à Pâques (2 buts à 2), et par la suite gagna les travailleurs anglais par 3 buts à 0.

Le samedi 11, des jeunes gens de France et d'Allemagne se rencontreront, non pour se tuer et se maudire, mais pour rivaliser de souplesse, d'habileté et de science, dans le jeu du ballon rond.

Ce sera un grand événement sportif et une splendide manifestation pacifiste.

Germinal BROUTCHOUX.

A ce soir les jeunes

Je ne voudrais pas, après l'article de mercredi, laisser croire aux amis qui, par hasard, sont tombés sur mon article, que je les ai oubliés.

Non pas, je viens encore aujourd'hui battre le rappel sur le vieux tambour de la Raison !

Allons les copains ! Si vous avez compris, vous devez connaître votre devoir ! Vous ne délaisserez pas notre Groupe de Jeunesse, vous relèverez vos manches pour entrer avec nous dans la lutte quotidienne, contre tous les exploités qui veulent pour leur seul bien-être personnel continuer leur infâme marchandage de chair humaine ! Contre tous les politiciens avides de pouvoir et d'autorité, voulant vivre, et bien vivre sur la seule misère du Peuple !

Contre le militarisme assassin ! Contre toutes les dictatures si prolétaires soit-elle ! Enfin contre tout ce qui est égoïste et bas ! Oui, nous voulons compter sur vous ce soir, et nous vous espérons nombreux à la causerie que fera le camarade Broutchoux sur le Syndicalisme, son but et ses moyens.

Allons les éprouvés, les parias, les gueux, debout, tous debout, venez vous éduquer, venez vous élever moralement au-dessus de la vague d'infamie qui déferle sur ce monde tant de fois ensanglanté par le bas arrivisme de quelques crapules !

Ohé les jeunes, qui êtes l'avenir de cette société si triste, vous serez avec nous, les ouvriers de la société future, tant désirée par nos grands idéalistes !

Allons, plus de vaines discussions, de vains mots, qui sont totalement inutiles, mais... de l'action, t'cite action vous ne pourrez la faire qu'en vous éduquant !

A ce soir, les amis ! A ce soir !

GABRIEL CORDON.

Secrétaire des J. S.

des 10^e et 15^e arrondissements.

P. S. — Pour rafraîchir la mémoire des camarades qui auraient oublié, la réunion aura lieu à 20 h. 30, avenue Mathurin-Moreau, au rez-de-chaussée, Maison des Syndicats.

Le retard d'un pur à Saint-Étienne

Le syndicat des Boulangers de Saint-Étienne avait organisé une réunion de propagande le lundi 22 septembre 1924, avec le concours du camarade Simonin, « délégué à la propagande de la fédération de l'Alimentation ».

Les affiches avaient été apposées, tout le nécessaire avait été fait. Les corporants étaient rassemblés comme un seul homme à la Bourse du travail, attendant avec ferveur la bonne parole.

Tout était prêt, sauf l'orateur qui arriva... le lendemain. Les auditeurs, malheureusement, n'avaient pas pris de vivres de réserve et ne purent attendre 24 heures.

Le citoyen Simonin, en faisant défaut aux réunions, se rend-il compte qu'il dépense inutilement l'argent des syndiqués ? C'est du gaspillage.

Et dire qu'ils sont une quantité de irrévolutionnaires à la Simonin qui arrivent trop tard pour l'action. Pour passer à la paie, aux frais des syndiqués, par exemple, ils n'ont pas de retard.

Avec des gaillards de ce genre, le Comité Directeur sera obligé de remettre le Grand Soir au lendemain matin et la Révolution sera renvoyée à une date ultérieure.

P. TREINT.

Cruzada contra los Espanoles

QUIEN OIRA NUESTRA VOZ ?

Signen expulsando a espanoles, sin motivo justificable, del territorio francés. La campana que han emprendido los periodicos reaccionarios contra los extranjeros residentes en Francia, está dando sus frutos.

Primero, fire uno en Perpignan, despues otro en Reims ; hoy nos escriben seis companeros que residen en la comuna de Bessau, que les hasido comunicada por el ministerio del interior la orden de expulsion sin otras explicaciones. Nuestros companeros tienen certificados de buena conducta del alcalde de Florensay, donde resideny de la gendarmeria, tambien lo tienen del dueno del hotel donde habitaban.

Por qués pues, son otros atropellos, señor Herriot ? A que son debidos ? Creemos a usted un nombre de ideas modernas, de estos que no le dan ningun valor a la palabra extranjero, a la vera del que tiene la de hombre.

Es vergonzoso que en estas alturas, en paises que se llaman cultos, donde hay hombre que luchan fogosamente por la paz del mundo, se expulse a unos hombres por el tremendo delito de se extranjeros. Extranjeros ! Que palabra más vacia más inhumana ; es palabra de enemigo, de guerra ; propia de otro siglo, de ayer, pero no de hoy, señor Presidente del Consejo de Ministros de Francia, hoy esa palabra es un insulto que deshonor a quien la pronuncia y envilece a quien hace uso de ella.

Somos luchadores, tenemos ideas avanzadas, solo el decisiso nos enorgullece, estamos proscritos del pais que nacimos porque imperan leyes caprichosas e inhumanas ; hemos venido aqui al calor de un régimen de Libertad ganado en la calle en gloriosas luchas, si se nos arroja.

Que diremos de Francia, de la Francia de los derechos del hombre ? Porque no callaremos, todo se nos puede pedir menos silenciar una injusticia. Eo nunca, luchamos por la justicia y a ella nos debemos, callar seria de cobardes y eso no lo somos como no lo es nadie que tenga la certeza de que lo anima en sus luchas un ideal noble y justa.

No desoiga nuestra voz el Gobierno de la Republica y no haga caso de nuestra humilda ni de nuestra desgracia sino de la justicia de nuestra demanda. Porque si no somos atendidos aqui ? Donde clamaremos ?

P. S.

Communiqes syndicaux

Boulangers. — Ce soir, à 18 heures, réunion dans les groupes suivants : 20^e arrondissement : A la Bellevilloise, 23, rue Boyer ; délégué, Magna. Asnières : 37, rue des Bourguignons, Bois-Colombes ; délégué, Poiriat. Pavillons-sous-Bois : 56, route Nationale ; délégué, Chausson.

Construction et Entretien des Moyens de Transport. — Le Bureau convoque pour demain samedi, à 21 heures, au siège, 18, rue Cambronne, une réunion du Syndicat, où nous convions tous les camarades syndicalistes révolutionnaires, ainsi que tous les camarades dégoûtés des manœuvres politiciennes au sein des syndicats.

Union Syndicale Autonome des Travailleurs du Vêtement. — Ce soir vendredi, à 20 h. 30, assemblée générale, 9, rue du Faubourg-du-Temple, salle du premier étage. L'ordre du jour étant d'une grande importance, les camarades sont priés d'être exacts.

Le Conseil syndical ayant décidé d'organiser un cours de coupe, les inscriptions seront reçues à cette réunion.

Métallurgistes Autonomes (Section de Montrou). — Réunion dimanche matin, à 9 heures, à la Bourse du Travail, 100, rue de Paris, salle du 2^e étage.

Fédération des Jeunesses Syndicalistes. — Tous les camarades sont priés de prendre note qu'ils doivent assister à l'Assemblée générale des J. S. de la Seine qui se tiendra mardi prochain, à 20 h. 30, 8, avenue Mathurin-Moreau, par suite de graves événements.

Jeunesse Syndicaliste du 13^e. — Ce soir, à 20 h. 30, boulevard de l'Hôpital, 163, causerie par Cousinnet sur « la Situation des Jeunesses dans le mouvement syndical actuel ».

Jeunesse Syndicaliste des 10^e et 15^e. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, avenue Mathurin-Moreau, 8, causerie par Broutchoux sur « l'Organisation syndicale, son but et son rôle ». Invitation à tous.

Jeunesse Syndicaliste du 19^e. — Assemblée générale extraordinaire demain samedi, à 20 h. 30, boulevard Barbès, 77, salle Hermenier.

Présence de tous les camarades.

Minorité Syndicaliste Révolutionnaire. — Ce soir, à 21 heures, réunion de la Commission de Travail, petite salle des Travaux, premier étage, 8, avenue Mathurin-Moreau.

Ordre du jour : Suite de l'étude. La « Bataille Syndicaliste ». — Réunion du Conseil d'administration et du Comité de rédaction, mardi 7 octobre, à 20 h. 30, rue Petit, 14 (chez le camarade Sarolea).

Minorité Syndicaliste Révolutionnaire. — Réunion de la Commission de travail aujourd'hui, à 21 heures, salle des Travaux, petit étage, 8, avenue Mathurin-Moreau.

Ordre du jour : Suite de l'étude. Minorité Syndicaliste des Cuir et Peaux de Romans. — Demain 4 octobre, à 20 h. 30, au Théâtre, grande soirée de propagande en faveur de l'amnistie.

Pour la première fois à Romans, le chansonnier Charles d'Aray dans ses créations ; chants, couplets, défilés à voix, acrobates, etc.

Causerie par le camarade Pontal. Prix unique d'entrée, 3 francs. Entrée gratuite pour les enfants au-dessous de douze ans accompagnés de leurs parents.

Minorité Syndicaliste de Romans. — Demain samedi, Théâtre de Romans, grand concert organisé par la Minorité Syndicaliste, avec le concours de Charles d'Aray et d'une pléiade d'artistes.

Causerie par le camarade Pontal. Entrée, 3 francs.

Les camarades ayant des cartes de la fête du samedi 4 octobre pour la vente, devront rendre leurs comptes demain samedi, de 14 heures à 15 heures, à la Bourse du Travail, où le camarade Tevenal sera à leur disposition.

DANS LE S. U. B.

MONTEURS-ELECTRICIENS. — Réunion du Conseil ce soir, à 18 heures, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 13. Présence indispensable de tous.

PAVEURS ET AIDES. — Conseil ce soir, à 17 h. 30, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 14. Très urgent.

NOTE DE LA TRESORERIE. — Commission de contrôle ce soir, à 18 heures, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 30.

Vous assisterez tous, ce soir, aux réunions des sections locales suivantes : 3^e et 4^e arrondissements : 6, rue des Nonnains-d'Hyères. 5^e et 6^e arrondissements : Salle Salzac, 6, rue Lanneau.

Charenton : 26, quai des Carrières. Saint-Denis : 4, rue Suger. Vitry : Maison du Peuple, rue de la Marne. Saint-Ouen : Salle de la Coopérative « l'Abeille », 57, avenue des Batignolles.

Des camarades délégués du S. U. B. y prendront la parole.

La Vie de l'Union Anarchiste

FEDERATION ANARCHISTE PARISIENNE

Aux camarades de banlieue, Aux délégués des groupes anarchistes de banlieue,

Nous prévenons tous les camarades de banlieue que nous nous réunirons sous peu en Assemblée générale, pour prendre position sur l'effort de propagande que nous devons accomplir dans la région parisienne.

Tous les camarades qui se sont fait connaître et tous les camarades anarchistes habitant dans une localité où il n'existe aucun groupe sont particulièrement invités. Les délégués des groupes de Paris sont invités à être présents.

Cette réunion aura lieu peut-être pour dimanche matin. Que chacun se prépare et que tous apportent leurs suggestions.

F. SARNIN.

Sont invités tout particulièrement les camarades : G. PAILLARD, de Morsang ; Henri FRAIET, de Montrouge ; CHARMOT, de Gentilly ; Marcel LEPOUL, de Champigny-sur-Seine ; Gicillot BERNARD, d'Asnières.

Paris et banlieue

Groupe du 13^e. — Ce soir, à 20 h. 30, boulevard de l'Hôpital, 163, causerie par un camarade.

Groupe du 17^e. — Demain soir, les camarades Carroué et Saïl Mohamed feront un exposé du mouvement anarchiste en Algérie et de ce qu'ils croient possible de faire pour les Algériens en France.

Les camarades algériens sont particulièrement invités, 111, rue des Moines, à 20 h. 30.

Groupe du 20^e. — Ce soir, 30, rue de Ménil-

montant, réunion publique sur « la vitalité du « Libertaire » quotidien », à 20 h. 30. Les camarades sont invités à venir de bonne heure.

Jeunesse Anarchiste. — Ce soir, à 20 h. 30, 49, rue de Bretagne, réunion de tous les camarades.

Nous faisons un appel pressant à tous les jeunes anarchistes de Paris et de la banlieue pour qu'ils viennent nous apporter leur concours.

Nous avons envisagé divers moyens de propagande et nous désirons l'appui de tous les jeunes.

Groupe de Levallois-Perret. — Réunion à 20 h. 30, le 9 courant, 28, rue Cavé. Sujet : L'organisation des anarchistes. Présence indispensable de tous ceux qui ont à cœur le développement du mouvement anarchiste.

Groupe Libertaire et d'Etudes Sociales de Saint-Denis (4, rue Suger). — Ce soir, à 20 h. 30, grande réunion des délégués de Saint-Ouen, Epinay, Villetaneuse, Pierrefitte, Stains et Saint-Denis. Nous comptons sur vous tous. Invitation cordiale à tous les sympathiques.

Groupe de Choisy-le-Roi. — Réunion du Groupe demain samedi, à 20 h. 30, Maison du Peuple, rue Auguste-Blanqui.

Décisions à prendre au sujet de la prochaine grande conférence contradictoire. Appel aux camarades d'Orly, Thiais, Vitry.

Groupe Anarchiste de Puteaux. — Réunion du Groupe demain samedi, à 20 h. 30, au « Mécano », 146, rue de Verdun.

Compte rendu de la conférence du camarade Chazoff.

Que tous les copains soient présents. Groupe du Bourget-Senancy. — Réunion du Groupe demain samedi, à 20 h. 30, précises, salle du Bureau de Tabac, place de la Mairie, Brancly.

Ordre du jour : La situation du « Libertaire » ; le Congrès ; Compte rendu du C. I.

Il est nécessaire que tous les camarades apportent leurs points de vue. Donc, inutile d'insister, les copains comprendront l'importance de la réunion.

Les sympathisants et les lecteurs du « Libertaire » sont particulièrement invités. Groupe de Boulogne-Billancourt. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, boulevard Jean-Jaures, 85.

Préparation au meeting du 18 courant. Baudart et Manès sont convoqués.

Un suprême effort est tenté pour sauver notre « Libertaire », en attendant la publicité. Les camarades que cela intéresse sont invités à verser leur souscription au plus vite. Les fonds seront recueillis ce soir au Groupe. Que chacun fasse un effort, si petit soit-il. Nous attendons les amis.

Groupe de Vanves-Malakoff. — Réunion ce soir, à 21 heures, salle de la Coopérative, 43, rue Victor-Hugo.

Que tous les copains soient invités.

Province

Causeries Populaires de Lyon. — Ce soir, à 20 h. 30, causerie éducative par un camarade ; question du local. Les camarades intéressés sont priés d'y assister.

Groupe d'Onnaing. — Réunion demain samedi, à 19 heures, chez François Achille, rue Voltaire, 38, à Onnaing, et dimanche 5 courant, à 14 heures précises, chez Dusart Charles, rue de l'Industrie, 32, à Onnaing, avec le concours du camarade Meurant, de Croix.

Groupe de Lille. — Réunion salle Sainte-Anne, 297, rue Léon-Gambetta, demain, à 20 heures.

Appel aux camarades pour discuter sur la propagande, les moyens d'amener les sympathiques et le prochain Congrès régional.

Groupe Libertaire de Bordeaux. — Le Groupe invite tous les camarades et sympathisants à assister nombreux à la réunion qui aura lieu aujourd'hui, à 20 h. 30, au Bar des Sports, 35, rue des Augustins.

Suite et fin de la discussion sur le Congrès de novembre.

Les camarades sont priés d'apporter leurs suggestions sur ce sujet.

Causerie par le camarade Antoine Antigac sur « le Régime libertaire est-il possible ? ».

Prière aux camarades ayant des volumes de la bibliothèque depuis plus de trois mois de les rapporter.

Groupe du Havre. — Le Groupe se réunit tous les vendredis, à 20 h. 30.

Ce soir, discussion sur la non participation du Groupe à la conférence du chanoine Desgranges.

Groupe du 17^e. — Ce soir vendredi, les camarades Carroué et Saïl Mohamed feront un exposé du mouvement anarchiste en Algérie et de ce qu'ils croient possible de faire pour les Algériens en France.

Organisation, en accord avec les groupes voisins, de meetings ou conférences. Les camarades algériens sont particulièrement invités.

A 20 h. 30, 111, rue des Moines.

Communications diverses

Gruppo anarchico Pensiero e Azione. — Domenica 5 ottobre, alle ore 15 precise, avrà luogo nel solito locale una riunione affine di prendere accordi per una azione propagandistica, in vista ad eventuali movimenti antifascisti.

Tendenza Antigarbaldina. — Tutti i compagni sono invitati ad intervenire alla riunione che avrà luogo domenica 5 ottobre alle ore 9,30, al 49 di rue de Bretagne. Date l'argomento la presenza è indispensabile.

Ligue Internationale des Réfractaires. — Ce soir, réunion du Comité d'action.

Langue Internationale Ido. — Ce soir, à 21 h. Bourse du Travail, cours supérieur et réunion d'Emancipation Stelo.

Les lecteurs du « Libertaire » sont avisés qu'un cours élémentaire commencera ce soir, à 20 h. 15, salle C des Cours Professionnels. Ils y sont cordialement invités.

Le cours gratuit par correspondance continue de fonctionner pour les